LE

COCHE D'AUXERRE.

III.

LE

COCHE D'AUXERRE,

OU LE

PÈRE RIVAL DE SON FILS.

Quelle chaîne de maux! que la vie a d'orages!
Que ce monde est semé d'écueils et de naufrages!

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez PIGOREAU, Libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois.

1811.

LE COCHE D'AUXERRE.

TROISIEME PARTIE.

Cependant le marquis qui avait depuis la mort de son aîné d'autres vues sur M. de Salignac, avait prévu toute la difficulté qu'il trouverait à le ramener à sa volonté. Il s'était muni d'une lettre de cachet qu'il avait obtenue sur un faux exposé, et on l'avait laissé le maître de s'en servir pendant un mois au jour qu'il jugerait à propos. Tout le déterminait dans le moment à

ne pas différer. Les instances inutiles que M. de Poinville, et sa fille avaient faites pour engager M. de Salignac à ne les pas accompagner, lui avaient donné le temps de faire appeller ceux qui étaient chargés des ordres de l'arrêter.

A peine le comte était il dans le carrosse, qu'ils lui demandèrent son épée de la part du roi. D'abord il ne put guères contenir sa fureur. Quelques paroles, quelques mouvemens lui échappèrent. Mais bientôt affectant de la tranquillité, je vais obéir, dit-il, quoique j'ignore la raison qui me fait traîter en criminel. En même-temps il sembla vouloir

détacher son épée comme pour la rendre, et la tirant tout-à-coup de son fourreau, il la tourna contre son sein avec autant d'impétuosité que le lieu où il était pouvait lui en permettre. Sophie qui était elle-même dans le carrosse, poussa un cri affreux, et eut la présence d'esprit de s'opposer au bras furieux du comte. L'amour donne des forces dans plus d'une occasion. La violence du coup fut amortie.

M. de Salignac, blessé néanmoins perdait son sang. Sophie, dit-il à son aimable libératrice, en lui abandonnant son épée, la mort est le seul bien qui me reste, me l'enviez-vous encore? l'excès

de la douleur rend insensible. Sophie, appella du secours avec un sang froid incroyable, après l'accident qui venait de lui arriver. On retira le comte de la voiture, on voulut le porter dans la maison paternelle : il ne fut pas possible d'en veuir à bout jusqu'à ce qu'il eût perdu de vue le carrose de M. de Poinville, encore eut-on beaucoup de peine alors à le déterminer.

Le père qui venait d'être instruit de l'accident, sentit les sentimens de la nature murmurer contre sa dureté. Il tomba même dans un accablement dont on ne l'eût pas cru susceptible. Il voulut paraître devant son fils, il

voulut lui tout accorder ; mais il se rendit justice, et il comprit que sa présence ne pouvait avoir que de fâcheuses suites. Il commença par faire révoquer aussi vîte qu'il lui fut possible l'ordre qu'il avait eu de la cour de faire arrêter son fils. Les chirurgiens le rassurèrent autant que ses remords le lui permettent, sur la blessure du comte ; et témoignèrent, après avoir pris toutes les précautions usitées, que le malade avait besoin de repos. C'était M. de Salignac lui-même qui avait demandé qu'on le laissat seul. Comme ces messieurs ignoraient la cause de l'accident, ils avaient opiné à le contenter sur cet article.

Le marquis craignant de nouveaux effets de désespoir de la part de son fils, frémit quand il sut que personne ne le gardait à vue. Il renvoya auprès de lui les chirurgiens, et se tint lui-même dans un coin de la chambre, d'où il pouvait voir sans être vu. Ces messieurs trouvèrent le comte dans un affreux état. Il perdait tout son sang. Il avait arraché l'appareil qu'on avait mis à sa blessure. Il avait besoin d'un prompt secours. On le lui donna. Mais bientôt la fièvre le saisit avec de violens transports. Le peu de sang qui lui restait était dans une agitation terrible. On craignit pour sa vie. Il avait

sans cesse le nom de Sophie à la bouche. Père cruel ! s'écriait-il de temps en temps. Le marquis entendait tout, son cœur barbare fut attendri. Il trembla de se voir enlever le seul fils qui lui restait

Il résolut de ne rien épargner pour le conserver. La vanité qu'inspire un sang que souvent on déshonore, sert de tendresse dans la plûpart des pères qui portent un grand nom. Il ne put résister à ses sentimens. Il s'approcha du lit du malade. Vivez, mon fils, lui dit-il, vivez, et je vous jure par ce qu'il y a de plus sacré, que je ne m'opposerai plus à votre bonheur. Le

comite, quoique dans le transport, reconnut son père. Il détourna la tête comme pour l'éviter, et le marquis craignant les suites de sa présence, se retira déchiré de remords et d'inquiétudes. Il avait chassé Laville, si-tôt qu'il avait vu son fils prêt à être arrêté, et lui avait ordonné avec les plus terribles menaces de ne plus reparaître devant lui. Ce pauvre garçon n'avait pu encore se résourdre à s'écarter. Le marquis le fit chercher. On n'eut pas de peine à le trouver; Il vint avec empressement, croyant qu'on allait le conduire près de son jeune maître. Il fut surpris de se voir amener chez le

marquis. Il eut peur de nouvelles violences, mais la douleur qui était peinte sur son visage le rassura pour son compte, et l'allarma sur le sort de M. de Salignac.

Laville, lui dit le marquis, mon fils est en danger ; tu lui dois de la reconnaissance, je te charge du soin de le veiller. Tu me répondras de ses jours. Ne le quitte ni jour ni nuit. Dis-lui que je suis disposé à approuver son mariage, et que je suis allé moi-même chez M. de Poinville, pour arranger tout suivant ses desirs. Je parts. Souviens-toi de ce que j'ordonne.

En effet le marquis monta à

l'instant dans sa voiture. Il trouva M. de Poinville désolé. Sophie languissante s'était mise au lit en arrivant chez elle. Le père reçut d'assez mauvaise grace cette visite. Venez-vous achever de me désespérer, lui dit-il d'un ton animé ? Non, monsieur, répondit le marquis, je viens vous demander votre amitié. Pourrai-je voir la charmante Sophie ? Ah, monsieur, s'écria le père, dans quel état l'a mis votre mauvaise foi ? dans une autre occasion le marquis eût trouvé le terme un peu fort ; mais il méritait le reproche. Il prit un ton si doux et si indifférent de sa fierté ordinaire, que

M. de Poinville le conduisit auprès de sa fille après l'avoir prévenue. Elle reçut le marquis d'un air morne et qui approchait de l'indignation. Venez-vous, monsieur, lui dit-elle, m'apporter la nouvelle de la mort de monsieur votre fils ? Alors le marquis conta avec une douleur si vraie les excès auxquels le désespoir du comte l'avait porté, que Sophie ne s'en prit plus qu'à elle des malheurs de son amant. Oubliez, mademoiselle, tout ce qui s'est passé, continua-t-il ; que vos bontés pour mon fils ne se démentent point. Si le ciel me le rend, je vous demande en grace votre main pour lui. Je

sens le sujet des plaintes que vous avez à faire contre moi ; mais, monsieur, dit-il, en s'adressant au père, le comte a affaire à des cœurs généreux : son état vous toucherait.

Permettez-moi, mademoiselle de vous venir chercher pour le rassurer, si la triste situation dans laquelle je vous vois vous le permet. Votre vue seule est capable de lui rendre la santé. Vous aurez la bonté de lui ordonner de profiter des secours qu'on lui donne. La visite se détermina de la part du marquis par de nouvelles excuses et de sincères protestations d'amitié ; et de la part de M. de Poinville et de Sophie,

par une confiance généreuse dans les promesses du marquis.

Sitôt que le père de M. de Salignac fut de retour, on lui apprit que le transport avait cessé, et que les médecins espéraient infiniment. Le marquis fut enchanté; il fit appeller Laville, qui avait trouvé le temps de ranimer les espérances de son maître. Le désespoir ne peut pas se soutenir long-temps dans une égale violence. Un cœur affligé cherche de la consolation. Le plus petit rayon lui en donne. Laville fit au marquis un rapport sincère de ses efforts et de ses succès, et il ajouta, qu'il répondait corps pour corps de la guérison de son

maître, il recevait une visite de sa chère Sophie, dont il avait sans cesse le nom sur les lèvres. Le père lui dit d'assurer le comte qu'elle viendrait le lendemain matin, et qu'il la trouverait aussi disposée que jamais à combler ses vœux.

Quelle charmante nouvelle pour notre amant. Il la fit répéter plusieurs fois à son valet-de-chambre. A peine la pouvait-il croire. Après la distance que la conduite de son père venait de mettre entre sa maîtresse et lui, il avait sujet de s'en croire séparé pour toujours. Quoi! elle viendra, disait-il à Laville; je la reverrai..... Elle aura oublié.....

Qu'elle générosité ; considérez donc la perte dont j'étais menacé. Elle m'aime, charmante idée ! je suis le plus heureux des hommes si mon père ne change point de sentiment. Félicites-moi donc, Laville... mais non, je ne puis croire tout ce que tu m'apprends. On veut m'amuser... Je serai encore le jouet de la mauvaise foi... Laville fit de son mieux pour remettre la tranquillité dans l'âme de son maître, et pour lui faire prendre courage. Un médecin parut, qui recommenda au malade de ne pas tant parler, et il se réserva autant qu'un amant inquiet peut le faire, jusqu'au lendemain matin. A peine le jour

parut-il qu'il s'informa si Sophie n'était point venue ; à chaque instant il faisait la même question, et Laville n'épargnait rien pour le tranquilliser et l'empêcher de parler.

Le marquis ne manqua pas de se rendre chez M. de Poinville, sitôt que l'heure lui parut décente pour cela. Il trouva Sophie plus languissante et plus abattue que la veille ; mais la diminution de ses forces semblait augmenter ses charmes. Le marquis lui avait toujours rendu justice sur l'article de la beauté ; mais cet air de douleur, qui sied si bien au sexe, et qui était peint avec la pudeur sur le visage de la belle

Sophie, s'ouvrit un passage jusqu'à son cœur. Il avait auparavant trouvé mademoiselle de Poinville charmante ; il la trouva alors digne d'être aimée. On a bien raison de nous peindre l'amour comme un archet qui lance son trait lorsque l'on y pense le moins. Les desirs ont ordinairement un règne plus long que les plaisirs. Quelques effets de l'amour que l'on puisse offrir à nos yeux, nous ne devons jamais y rien trouver d'extraordinaire.

Sophie, quoique malade, et pouvant à peine se soutenir, ne put se refuser à la douceur d'espérer qu'elle rendrait la vie à son amant.

Elle suivit, avec son père, celui de M. de Salignac, et ils furent introduits dans la chambre du malade. On le prévint, de peur qu'il ne fut trop affecté. Il lui parlait déjà avant qui la vit. Elle entra, et le marquis leur donnait la main. Il ne vit plus dans lui qu'un tendre père; il lui amenait Sophie. Il n'eut pas la force de s'exprimer. Il la regardait... Sophie s'approcha et s'informa de sa santé. Il lui prit la main, et la pressant contre ses lèvres : Vous vous y intéressez, divine personne, répondit-il; quel mal oserait tenir contre les inestimables soins dont vous m'honorez. Je vous vois, vous m'eussiez

rappellé des portes de la mort. Vous voyez, mon fils, lui dit son père, que je vous procure en excellent médecin. Monsieur, lui répondit son fils, en serrant la main de Sophie entre les siennes, quand il serait permis de dire qu'un fils respectueux ait eu des sujets de plaintes contre son père, qu'une pareille marque de tendresse les aurait bientôt fait disparaître. Ah ! monsieur, continua-t-il, en s'adressant à M. de Poinville, pardonnez mon incivilité, la présence de ma chère Sophie me fait oublier tout le reste du monde. M. de Poinville répondit. Sophie jettait avec complaisance les yeux sur son

amant, et lui parlait avec cette tendre liberté que donne la vertu. Chaque mot qu'elle proférait, était un baume pour l'amoureux comte.

Il s'enivrait du plaisir de voir et d'entendre une amante qu'il se croyait ravie pour jamais. Elle le pria de ne rien négliger pour se rétablir. Ordonnez plutôt, adorable Sophie, répondit-il, Mais je n'ai plus de mal ; je me porte bien. On s'apperçut qu'il parlait trop, Sophie exigea qu'il se contint, il obéit. Sa précence lui suffisait. Elle resta à dîner, il fallut mèttre la table dans la chambre du malade. Il ne revint point de transports de ce jour-là.

Sophie lui rendit des visites de temps à autre. La fièvre cessa; la plaie se referma. Le comte se rétablissait à vue d'œil, et sa maîtresse reprenait son embonpoint ordinaire.

Cependant le marquis, pour d'autres motifs que ceux qui l'avaient fait agir jusqu'alors, avait dessein de s'opposer à l'union de ces deux tendres amans. Son esprit fécond en ressources lui offrit un moyen d'éloigner son fils, persuadé que sa présence ferait toujours un obstacle invincible à ses projets. Le hasard servit sa mauvaise volonté, et il sut en profiter conformément à ses désirs. Il s'agissait d'engager

son fils à quitter Paris, sous un prétexte qui ne parut point venir de lui.

Quoiqu'en hyver, on devait envoyer au premier jour sur les frontières d'Italie quelques régimens, pour surprendre un fort par un côté négligé. Le marquis se donna tant de mouvemens sous main, qu'il obtînt que le régiment de son fils serait commandé pour cette exécution; et M. de Salignac n'était pas encore tout-à fait rétabli, lorsqu'il reçut l'ordre de partir. Il n'avait pas lieu de soupçonner son père de lui avoir occasionné un contre-temps, si fâcheux que son amour, et il le soupçonnait encore moins

d'être son rival. Comment eût il pu se l'imaginer ? La conduite qu'il avait tenue jusqu'alors était plutôt inspirée par la haîne que par l'amour, quoique la crainte de sa mésalliance y eût entré pour beaucoup. Il est vrai que le marquis n'avait jamais eu la pensée d'aimer Sophie. L'inclination qu'il prit tout-à-coup pour elle, était un de ces jeux de l'amour auxquels on ne s'attend pas, et qui ne doit cependant étonner personne. Il n'avait jamais vu Sophie triste et abattue.

L'amour l'attendait là : il devait venger le comte. Les pleurs rehaussent le prix de la beauté. La langueur de deux beaux yeux

intéresse plus que toute la joie dont ils peuvent briller..... Le père de M. de Salignac était blessé : il était accoutumé à recevoir la loi de ses desirs. Il fallait cependant prendre des voies détournées pour parvenir à son but. C'était une des principales sciences du marquis. Nous conviendrons qu'il n'a déjà pas mal commencé.

Pour presser davantage son fils, et pour ne lui pas donner le temps de songer à se marier avant que de partir, il lui fit réitérer l'ordre de rejoindre son régiment avant qu'il ne fût encore tout-à-fait en état de se mettre en chemin. Ensuite il engagea un

de ses amis à entrer, comme sans dessein, dans la confidence de son fils, et à lui présenter que l'honneur l'appellait; qu'il n'avait point de temps à perdre; qu'il risquait de manquer l'occasion de se faire connaître, pour peu qu'il différât; et que d'ailleurs il se mettrait mal dans l'esprit du roi, s'il lui proposait de signer son contrat tandis que le service de sa majesté l'appellait à l'instant même contre ses ennemis. Ces avis avaient de l'apparence; outre cela ils ne venaient point du marquis: ils semblaient partir d'une bouche indiffrènte. On ne manqua pas encore de lui dire que sitôt que cette petite expédi-

tion serait finie, les troupes prendraient leurs quartiers d'hyver jusqu'à l'entrée de la campagne, et qu'alors il lui serait libre de finir à son aise ce qui lui tenait tant au cœur. On servit la passion du marquis mieux qu'on n'aurait dû s'y attendre.

M. de Salignac alla prendre conseil de M. de Poinville et de Sophie. Toujours des obstacles, leur dit-il sitôt qu'il les vit. On le pressa de s'expliquer. Il répéta tout ce qu'on lui avait allégué pour lui faire différer son mariage. Sophie fut éblouie de ces raisons; car elle préférait toujours le devoir à l'amour. Voilà un contre-tems triste pour l'un

et pour l'autre, répondit elle; mais je serais indigne de vous, si je vous dissuadais d'aller où l'honneur vous appelle. Partez, cher comte, c'est mon avis. A écouter mon cœur, je vous en donnerais un tout différent.

Comptez sur moi, comptez sur votre chère Sophie; elle vous aimera jusqu'à son dernier soupir. Partez, continuez à vous rendre digne de la réputation que vous vous êtes déjà faite; le ciel disposera du reste à sa volonté. Quelques larmes couvrirent les yeux de cette belle personne. Le comte fut pénétré.

Sophie, s'écria-t-il, divine Sophie, quoi! chaque jour verra

éclore de nouvelles bontés pour moi ! je vous fais verser des pleurs ! sort digne d'envie ! Oui, je partirai, puisque ma gloire vous est si chère, je partirai ; je m'éloignerai de vous, pour m'en approcher dans peu avec plus de plaisir. Votre adorable image restera à jamais gravée dans mon cœur. Il imprimait mille baisers sur sa main. Sophie soupirait. Ce fut alors qu'elle fit présent de son portrait à son amant.

J'ai oublié de dire qu'il en avait déjà fait tirer un, dont il se servit fidellement suivant l'usage des cœurs épris. Mais avoir un portrait de la main même de ce qu'on aime, c'est bien une autre

douceur. C'est à ceux qui sont dans ce cas à en décider.

M. de Salignac baisa mille fois ce charmant portrait. Il était sans doute au-dessous de l'original; mais le premier souffrait ces fréquentes et tendres libertés qui n'auraient pas encore été du goût du second. Il fit aussi accepter son portrait à son amante. Ce sont-là de ces échanges qui suivent nécessairement celui du cœur.

M. de Poinville prenait toujours un singulier plaisir à ces tendres entrevues. Son tour était venu de parler. Cher comte, dit-il, je vous tromperais, et je me ferais illusion à moi-même, si je

renfermais la joie que me cause votre inclination pour ma fille. Je sens la différence que le préjugé met entre vous et elle; mais aussi vous conviendrez qu'il y en a plus d'un qui le mépriserait en pareille occasion. Ce n'est pas à moi à faire l'éloge de ma fille... M. de Salignac voulut l'interrompre..... Attendez, continua ce bon père. Je ne trouverais jamais un aussi aimable gendre que vous, et qui fût plus de mon goût : soyez-en persuadé. Je ne prétends pas faire valoir ma complaisance, en vous disant que tout autre que moi n'eût pas tenu contre les mauvaises difficultés que monsieur votre père n'a cessé

de me faire. Vous n'ignorez pas les affronts que Sophie et moi en avons reçus. Je suis certain qu'ils vous ont été aussi, et peut-être plus sensible qu'à moi. C'était un père. Vous avez gardé le silence. Je vous aurais moins estimé, si vous vous étiez laissé emporter à des excès que les droits du sang eussent désapprouvés. Il n'est pas nécessaire de vous rappeller le sort affreux que M. le marquis destinait à ma fille, et dont vous l'avez sauvée.... Que de coups de poignard dans le cœur d'un père et d'un homme qui a des sentimens! Bien des gens ont même traité de bassesse la conduite que j'ai tenue

jusqu'ici. Je ne devais plus, suivant eux, m'exposer à la mauvaise foi et aux insultes d'un homme au-dessus de moi, il est vrai ; mais soumis aux lois comme moi, et que rien ne dispense des devoirs de la société. Vous me regardez, cher comte, avec des yeux inquiets : ne craignez rien. Je vous aime, j'aime ma fille : vous êtes fait l'un pour l'autre; et ce serait fuir moi-même mon bonheur, que de ne pas faire le vôtre, sans avoir égard à tout ce que d'autres en peuvent dire ou penser. Mais défions-nous de monsieur votre père. Il est au fait de tromper, (passez-moi le terme), vous y êtes

intéressé, monsieur. Ce n'est pas que je veuille soutenir qu'il trempe pour quelque chose dans le contre-tems qui vous arrive; mais, à votre place, je prendrais toujours mes précautions. Monsieur, répondit l'amant, je sens, comme je le dois, les obligations que je vous ai. Je vous aime; je vous respecte comme un père, et je me félicite mille fois le jour, d'avoir affaire à un homme qui ne rend pas l'amant le plus soumis, la victime de la mauvaise volonté d'un père.

Mais, monsieur, dans les circonstances mon parti est difficile à prendre. Il faut que je quitte le service, si j'écoute mon tendre

empressement. Je ne balancerais pas, si, préférant mon bonheur présent à toute autre considération, j'étais digne par-là de votre adorable fille, ou même, si j'avais quelque lieu de craindre qu'on ne tramât encore ma perte. Elle a daigné m'assurer que son cœur ne changerait point; je ne prévois point de malheurs. La fortune se sera lassée de nous persécuter. Peut-être ne serai-je pas un mois sans vous revoir. D'ailleurs, j'oserai vous représenter que, si je refusais de rejoindre mon régiment dans la circonstance, mon père, sur qui je ne compte pas plus qu'il ne faut, prendrait peut-être de-là

occasion de s'opposer, avec un prétexe apparent, à mon bonheur.

Ce ne sont pas là des raisons d'amant, reprit M. de Poinville. Je vous vois avec plaisir allier la prudence à l'amour. Je vous connais trop, pour ne pas être convaincu que les obligations que vous avez à remplir, et que vous ne prévoyez pas, coûtent infiniment à votre cœur. Partez donc, ajouta-t-il en l'embrassant ; je souhaite que bientôt votre union avec Sophie fasse trois heureux. Ces dernières paroles attendrirent extrêmement le comte. Il fallut encore que mademoiselle de Poinville achevât de le dé-

terminer absolument à prendre son parti. Il en concevait la nécessité. Mais un amant prêt de quitter ce qu'il aime, est toujours irrésolu. Cela est bien pardonnable.

Quelques heures après cette conversation, le chevalier de Blamont arriva chez M. de Poinville avec son père. Il venait joindre M. de Salignac, pour aller ensemble à leur destination.

Le lendemain, le comte et lui partirent, après que le premier eut fait les adieux les plus touchans à Sophie. Elle y répondit en tendre et vertueuse amante. Je pense qu'il est assez inutile d'apprendre au lecteur qu'entre

autres protestations qu'ils se firent, ils devaient s'écrire à chaque ordinaire, à moins que les occupations du comte n'y missent quelquefois un obstacle invincible. Il est beau pour des amans de tout prévoir.

M. de Salignac ne fut pas plutôt parti, que Sophie, de son propre mouvement, se retira dans un couvent de Paris. Son père n'y consentit pas volontiers; mais Sophie lui ayant représenté qu'il fallait, autant qu'on pouvait, prévenir toutes les mauvaises chicanes du marquis, lequel, pour appuyer sa mauvaise foi qu'on avait toujours lieu de craindre, pouvait attaquer sa conduite,

il entra dans son sentiment. Ainsi le hasard servait les projets du marquis. Il était amoureux; il voulait être aimé; il prétendait supplanter son fils. Téméraires efforts! L'âge ne donne pas toujours de l'expérience.

Les visites qu'il faisait à Sophie étaient très-fréquentes. D'abord elles furent toutes entièrement employées à parler de son fils. Il paraissait écouter avec complaisance les éloges que la belle en faisait; il avait l'art de cacher ses vrais sentimens. Il se conduisait avec des dehors si éblouissans, qu'il trompa également le père et la fille. Il fit à Sophie des présens magnifiques, qu'il l'obligea

de recevoir, comme venant de la part d'un père. Il parlait du mariage de son fils comme d'une chose déjà faite. De tems en tems il mêlait dans la conversation les choses les plus flatteuses pour Sophie.

Innocence ! tu es ordinairement la victime du vice. Sophie commençait à voir avec plaisir le marquis ; elle s'ennuyait même lorsqu'il passait plus d'un jour sans venir ; elle lui en faisait des reproches.

Il sentait bien qu'il ne devait point tout cela aux sentimens qu'il eût exigé de mademoiselle de Poinville; mais ces petits succès lui en faisaient espérer de

plus grands. Insensiblement, il ne fut plus question du comte.

Le marquis avait assez d'esprit pour amuser Sophie, sans lui parler de son fils. D'ailleurs, il s'était rendu nécessaire par l'enjoûment qu'il répandait dans la conversation. Si M. de Salignac y entrait pour quelque chose, son père détournait si adroitement le propos, qu'il n'y avait pas moyen de s'en appercevoir. Enfin il plaisait, parce qu'on le croyait réellement de bonne foi, et que les visites qu'il rendait, en paraissaient une preuve convaincante.

M. de Poinville était la dupe lui-même des artifices du mar-

quis. En effet, qui eût jamais pu deviner quel était le vrai motif de ses démarches?

Il ne se passait point de jours que Sophie ne reçût une lettre de sont amant, et qu'elle ne lui fît réponse. Le marquis paraissait prendre un plaisir singulier à lire celles de son fils, qu'on ne lui montrait néanmoins pas toutes, de peur qu'il ne trouvât à redire que le comte écrivait plus souvent à sa maîtresse qu'à son père. Je n'ai pas cru à propos de fatiguer le lecteur du contenu des lettres de nos amans. Il n'y avait d'intéressant que ce qu'on sait déja. Le comte se portait bien, et l'expédition à laquelle il avait

été appelé, n'était pas encore terminée. Sophie jouissait d'une parfaite santé, prenait une tendre part aux dangers que courait son amant, et se félicitait des bonnes dispositions du marquis à son égard.

Il est incroyable, écrivait-elle sans cesse à monsieur de Salignac, combien il est rempli d'attention pour moi et de tendresse pour vous. Ce n'est plus lui même ; il est totalement changé, ou je me trompe fort.

Elle se trompait effectivement sans s'en douter..... Malice de l'homme ! il faut te connaître pour t'éviter !

Le marquis, qui jusqu'alors

n'avait pas donné le moindre lieu de penser qu'il aimât, mais qui s'apercevait qu'il plaisait en quelque façon, crut qu'il était temps de se déclarer.

Il sentait à merveille qu'il lui serait impossible de réussir tant que Sophie resterait dans le couvent où elle était alors. Il s'agissait de la faire conduire dans un autre, et de s'y prendre avec tant de précautions qu'elle ne pût rien soupçonner de ses desseins.

Il arrivait souvent que M. de Poinville allait chercher sa fille au couvent pour dîner avec elle, ou y envoyait avec un billet écrit de sa main. Or un jour qu'il lui avait proposé, en présence du

marquis, une partie semblable pour le lendemain, cet indigne rival d'un fils aimé crut l'occasion propre pour ses desseins. Il avait fait faire un carosse absolument semblable à un de ceux de monsieur de Poinville, et il avait pris ce jour-là un domestique et un cocher qu'il avait habillés de la même façon que l'étaient les gens du père de Sophie. Il les instruisit, et surtout le laquais, de la manière dont ils devaient parler et répondre; et ils furent prêts dans peu de temps à remplir admirablement les vues de leur nouveau maître. Il ordonna au cocher de faire aller les chevaux à bride-abbattue, à un couvent

hors de Paris, qu'il leur avait indiqué, et dont l'abbesse était sa parente.

Il avait prévenu cette dame du sujet qu'il lui devait envoyer; il l'avait avertie que la jeune personne, dont il s'agissait, était justement celle qui avait ensorcellé son fils, au point de vouloir attenter sur lui-même, dans le désespoir où il était de n'avoir pu obtenir son consentement, pour une alliance si indigne d'un homme de son nom. Il avait prié aussi cette religieuse de ne point faire attention aux plaintes et aux cris qui échapperaient à cette fille. Il est inutile de dire qu'il avait eu grand soin de lui cacher le vrai de l'histoire.

Enfin le carrosse partit. Les gens étaient suffisamment instruits. Sophie surprise de voir un nouveau laquais, le questionna, sans cependant soupçonner son malheur. Ce garçon répondit à propos, graces aux leçons de l'indigne marquis. Il s'excusa de n'avoir point de billet de Poinville, sur ce qu'il avait été pressé de sortir.

Sophie, qui ne pouvait soupçonner autant de perfidie, n'approfondit point cette affaire: elle monta dans la voiture, ne prit seulement pas garde au cocher, et elle fut conduite dans le couvent que lui avait destiné le père de son amant.

Comme elle n'avait jamais fait attention au chemin, d'ailleurs trop occupée par ses réflexions, elle ne reconnut son infortune que quand il ne fut plus tems d'y remédier. Elle gémit; elle pleura; le marquis l'avait prévu. Malgré ses faibles efforts, on la fit entrer dans le couvent, et on lui donna une chambre aussi propre qu'il s'y en put trouver; avec deffense à aucune religieuse de l'aller voir, sous quelque prétexte que ce fût. Une vieille sœur, âme damnée de l'abbesse, et que l'âge avait mise à l'abri de la compassion, était chargée de lui porter à manger, et de l'exhorter à se

défaire d'un amour malheureux, dont elle aurait toujours lieu de se repentir.

Il y avait déjà huit heures que Sophie était dans ce triste lieu; elle se désespérait. On n'avait pu la résoudre à manger. Le nom du marquis lui échappait de tems en tems, et elle lui donnait tous les titres qui lui convenaient. Elle ne doutait pas qu'il ne fût l'auteur du coup qui l'accablait; ce fut le premier mouvement. Bientôt elle renferma dans son cœur cette violente douleur. Elle ne proférait pas une seule parole; elle ne faisait que pleurer et sangloter.

Le marquis arriva dans ces

entrefaites. On le lui annonça. Non, je ne veux pas le voir, s'écria-t-elle; je mourrais à l'instant de frayeur. Qu'il se retire, le barbare! le fourbe! qu'il se retire...

Les larmes coulèrent en abondance. On insista; elle se rendit, voyant bien qu'on l'importunerait jusqu'à ce qu'on l'eût engagée à aller au parloir : elle était bien aise encore d'apprendre la cause du mauvais traitement qu'elle souffrait. D'ailleurs, la moindre occasion est un rayon d'espérance pour les malheureux. Elle parut devant son persécuteur. Elle marchait d'un pas tremblant: elle frissonna en le voyant: elle pâlit:

elle changea vingt fois de couleur. Le cœur du tigre qui la déchirait fut émû; il faillit à se reprocher les maux dont il était l'auteur. Il regardait tendrement Sophie, qui se tenait fort éloignée de lui. Il gardait le silence; mademoiselle de Poinville soupirait en baissant les yeux.

Le marquis s'attendait aux expressions les plus vives d'une juste indignation. Il n'avait pas encore bien étudié le caractère de cette aimable personne. A la timidité de son sexe, elle en joignait la douceur : il n'y a que le vice qui soit hardi.

Ce fut la belle qui parla la première :

Monsieur, dit-elle à son persécuteur, quel crime ai-je commis? Pourquoi me traitez-vous en criminelle? J'ai un père, c'est lui qui a le droit de me punir. Hélas! il en mourra ce tendre père, lorsqu'il me verra perdue pour lui. S'il ne faut que renoncer pour jamais à monsieur votre fils, j'y renonce, quelque cher qu'il soit, j'y renonce, et rendez-moi ma liberté; rendez-moi à un père dont vous causerez le trépas. Ce qu'il va souffrir me tourmente plus que ce que je souffre moi-même...

Ici les pleurs recommencèrent de nouveau...

Le marquis ne répondit rien.

Sophie crut qu'il allait s'attendrir. Il l'était, mais la belle affligée n'avait garde d'en attribuer la cause à ce coupable amour, qu'il s'obstinait à nourrir dans son cœur. Les pleurs qu'il voyait couler ne faisaient que l'enflammer, et l'animer encore plus à retenir sa charmante prisonnière, jusqu'à l'accomplissement de ses desirs.

Puis-je me flatter, monsieur, reprit-elle, puis-je me flatter de vous avoir touché? Au nom de ce que vous avez de plus cher, cessez d'accabler une fille infortunée, qui ne peut vous déplaire que parce qu'elle est aimée du plus aimable des hommes. Non,

monsieur, je ne prétends pas vous cacher mes sentimens; mais je suis prête à les sacrifier à la nécessité, à votre tranquillité, à la tendre douceur de revoir mon père... Je vous le répète, vous lui porterez le coup de la mort. J'avoue qu'il n'y aurait là rien de funeste que pour moi... De nouvelles larmes l'empêchèrent de continuer.

Rassurez-vous, mademoiselle, répondit le marquis, je ne suis pas si fort votre ennemi que vous pourriez vous l'imaginer. Vous me rendrez justice avant peu. Je vous confesse avec franchise que c'est moi qui vous ai fait conduire ici : j'ai des raisons importantes

pour vous y tenir encore pendant quelque tems.

Quelles raisons pouvez-vous donc avoir, répliqua Sophie indignée ? Dépens-je de vous, monsieur ?

Non, belle enfant, non, répondit son persécuteur ; c'est même tout le contraire. Comment ne les avez-vous pas déjà trouvées, ces raisons ?

Un coup-d'œil expressif, qu'il jeta alors sur Sophie, la déconcerta. Elle crut entrevoir la cause de ses malheurs ; elle se troubla, et le marquis saisit cet instant pour se retirer, croyant avoir assez fait de lui laisser une matière à réflexions, et se proposant de

revenir le plutôt qu'il pourrait s'assurer du succès de sa démarche.

Il n'en espérait d'abord pas un bien grand ; mais il se serait cru heureux de se voir autorisé, par la conduite de Sophie, à une déclaration plus formelle. Il était bien persuadé qu'il ne pouvait réussir dans un jour.

Sitôt que Sophie se trouva seule, elle réfléchit effectivement à son entrevue avec le marquis. Elle ramassa quelques circonstances des conversations précédentes ; et les joignant à ce qu'il venait lui dire, elle conclut, quelque peine qu'elle eût à se le persuader, qu'il pouvait être le

rival de son fils. Cependant elle lutta long-temps contre les preuves du contraire. Elle ne pouvait concilier ses idées. La conduite d'un persécuteur n'était pas celle d'un amant.

Le marquis était allé jusqu'à vouloir la faire déshonorer par les scélérats qui l'avaient enlevée du château de sa tante. Il l'avait dans l'occasion, traitée avec une hauteur qu'on ne pouvait sûrement attribuer à l'amour. Il est vrai que depuis quelque temps il y avait un changement remarquable... Il était complaisans, assidu, libéral même ; on ne le reconnaissait plus. Dieu, s'écriait Sophie, à quels malheurs dois je

encore m'attendre ? Ecartons de notre esprit des idées si affreuses. Elle prit le parti d'attendre un plus ample éclaircissenmens, sans rien témoigner de ses remarques au marquis.

Ses réflexions la suivirent jusqu'au lendemain matin. Elle y était encore plongée, lorsque sa vieille religieuse vint lui apporter une boîte cacheté de la part de son persécuteur. Sophie l'ouvrit, et la trouvant pleine de pierreries et de diamans, elle la jetta loin d'elle avec indignation. La nonne qui les lui présentait trouva à redire à cette vivacité. Ce sont vos bijoux qu'on a la bonté de vous envoyer, dit-elle, et vous

êtes bien prompte... Que ce soit tout ce qu'il vous plaira ma sœur, répondit Sophie, je n'en veux point, et je vous prie de les renvoyer à celui dont ils viennent.

Vous les rendrez vous-même, si vous voulez, répliqua sœur Ildegonde, (c'était le nom de la religieuse) il ne tarda pas à paraître. En parlant la vieille se donna la peine de ramasser ce qui était dispersé, et le remettant dans la boîte, elle la posa sur la table, et sortit en murmurant. Sophie fit assez peu d'attention au mécontentement de sa geolière. Elle s'était livrée aux plus tristes conjectures. Je n'en

puis plus douter, disait-elle, un funeste amour a pris dans lui la place d'une haine cruelle. Infortunée Sophie ! Que vais-je devenir, hélas ! quel coup pour le plus tendre des pères ! Quel sujet de désespoir pour M. de Salignac, quoi, le marquis..... Non, non. Cette cruelle idée me présage trop de malheurs pour que je m'y arrête ; mais si elle est juste... Accablante conjecture !...

Qu'on se représente en effet la situation de Sophie. Elle ne voyait de tous côtés que sujets de pleurs et de douleurs : elle devait succomber sous le poids de ses peines. Elle résista, elle

se soutint. Son cœur même hasarda alors des espérances qu'elle n'avait jamais formées avec tant de plaisir. Dans le fort de l'infortune la seule image du bonheur nous flatte. L'homme serait trop à plaindre, si son imagination ne lui peignait pas les biens aussi vivement que les maux.

Tandis que Sophie était en proie aux plus noirs chagrins, le marquis se fit annoncer. Elle se rendit au parloir, principalement pour lui rendre son présent avec tout le mépris qu'il semblait mériter. Quand elle parut, le vieux seigneur était un peu embarrassé, surtout lorsqu'il vit la boîte qu'il avait envoyée. Monsieur, lui dit

Sophie, d'un ton mal assuré, voilà des bijoux dont je n'ai que faire ici, j'espère que vous me ferez le plaisir de les reprendre. Le marquis s'obstina à les refuser, et la belle apperçut même qu'il avait grand soin d'insérer de temps en temps quelques mots avans-coureurs d'une odieuse déclaration.

Elle la redoutait trop pour résister à son indignation. Elle fit passer la boite par un trou de la grille; et la jettant avec mépris, elle se retira en lançant un regard fier et accablant sur celui qui la lui avait présentée. Il ne se découragea cependant pas, et alla chercher quelques nouvelles

ruses pour triompher de l'innocence. Sophie avait eu peine à gagner sa chambre : elle y était interdite, et dans l'état le plus déplorable.

Cependant son père, le lendemain de son enlèvement, était allé la voir. Il fut surpris de ne la point trouver. Il s'informa avec toute l'exactitude dont la tendresse allarmée d'un bon père est capable. Il apprit qu'elle était sortie la veille pour aller dîner chez lui, et qu'on croyait que c'était par son ordre. La forme du carrosse, la couleur des habits du cocher et du laquais, l'heure à laquelle ils étaient venus, il s'informa de tout, et les réponses

qu'on lui fit, le convainquirent de son malheur.

Il ne douta pas un instant que le marquis n'eût enlevé sa chère Sophie. Il ne put résister aux premiers transports de son désespoir. Il menaça la supérieure ; il s'en prit aux tourières : il était dans la situation la plus violente. Mais enfin voyant que les personnes qu'il accusait n'étaient pas les coupables, il alla trouver le marquis, et lui reprochant tous les excès auxquels il s'était porté, et la mauvaise foi avec laquelle il avait toujours agi, il lui demanda sa fille avec des termes capables d'intimider le crime, si les cœurs qui s'y abandonnent pouvaient

être susceptibles de remords. Siècle de fer, tu es le triomphe du crime. Le marquis s'était attendu à la démarche de M. de Poinville ; il n'avait cependant pas prévu qu'elle serait aussi vive. N'importe, il dissimula, et suivant le plan qu'il s'était formé, il parut lui-même fort étonné, et inconsolable, de la nouvelle qu'on lui apprenait. Il affecta beaucoup d'empressement à recourir à la source du mal...

M. de Poinville l'interrompit: Cessez, lui dit-il, cessez de dissimuler, rendez-moi ma fille. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous la persécutez. Si vous me

refusez, je vais de ce pas dévoiler aux yeux de la France, les horreurs dont vous êtes capable. Monsieur, répondit le vieux seigneur, d'un ton fier, monsieur, quelque mécontentement qu'on ait d'un homme comme moi, on doit faire attention qu'on lui parle... M. de Poinville voulut se retirer brusquement pour exécuter ses menaces, lorsque le marquis l'arrêtant : Ecoutez-moi un instant, continua-t-il, et vous aurez bientôt à vous reprocher ce torrent de grossièretés dont vous m'accablez.

En un mot, il entremêla si à propos la fierté et les sentimens de douleur que lui inspirait l'ac-

cident arrivé à Sophie ; il s'offrit avec une dignité si apparente à toutes les épreuves que ce père affligé pourrait exiger de lui ; il parut s'intéresser si vivement au sort de l'amante de son fils, et de ce fils même qui lui était si cher; il jura avec tant d'effronterie qu'il n'avait pas vu Sophie depuis que M. de Poinville et lui y étaient allés ensemble, et qu'il se vengerait avec éclat des auteurs de son enlèvement, que ce père affligé, ébloui par de trompeuses apparences, faillit à ce savoir mauvais gré de la façon dont il s'était comporté vis-à-vis le marquis, et se retira sans savoir à quoi s'en tenir. Mais il ne fut pas

plutôt à lui-même, qu'il ne douta pas de ce qu'il devait croire. Il n'y avait que le marquis qui eût rendu des visites à Sophie; il n'y avait que lui qui eût des raisons de la persécuter; il n'y avait que lui capable de la persécuter : ce n'était pas la première violence qu'il avait à se reprocher. M. de Poinville tomba dans un affreux accablement. Le désir ardent de venger sa fille et de la retrouver le soutinrent. Il résolut de prendre les mesures les plus justes pour découvrir le lieu qui la renfermait, avant que de faire un éclat dont le marquis triompherait faut de preuves contre lui. Il aposta plusieurs personnes auprès

de l'hôtel de ce seigneur, auxquels il avait expressément recommandé de suivre avec soin toutes les voitures et toutes les personnes qui en sortiraient, et de lui rendre un compte exact chaque jour.

Le marquis ayant prévu que M. de Poinville en viendrait-là, était bien décidé à passer quelques jours sans rendre de visites à sa prisonnière. Il était sans cesse chez M. de Poinville, à qui il faisait des rapports supposés de découvertes qu'il disait avoir faites, et qui se trouvaient sans fondement quelques momens après. Il paraissait ne se point donner de relâche pour

trouver Sophie ; il la plaignait, il plaignait son père, il se plaignait lui-même, il plaignait son fils; il chargeait de malédictions les auteurs d'un complot dont il savait parfaitement qu'il était le seul coupable. M. de Poinville dissimulait autant qu'il pouvait, et paraissait se prêter aux confidences du marquis, mais il le faisait toujours épier, comptant qu'il se trahirait enfin lui même.

Le marquis connut aisément les desseins du père de Sophie. Il continua à paraître de ne pas s'en appercevoir, et en fut charmé, parce qu'il pensait qu'on cesserait de l'accuser dès qu'on

n'aurait fait aucune découverte qui pût prouver contre lui.

Il fit cependant tenir une lettre à Sophie, et il le fit avec tant de précautions, qu'il était impossible à M. de Poinville d'en tirer les moindres lumières. La voici.

« Vous vous êtes sans doute
» apperçue, ma belle enfant,
» des motifs de ma conduite,
» puisque vous avez refusé avec
» tant de hauteur mes présens. Je
» suis accoutumé à ne rien trou-
» ver d'extraordinaire de la part
» des femmes. D'ailleurs, je sens
» qu'une première inclination
» ne s'oublie pas aisément. Mais,
» avec la raison que je vous

» connais, je suis surpris que
» vous ne la combattiez pas.
» Vous la surmonteriez, j'en
» suis sûr. Il est inutile de vous
» le cacher, aimable Sophie, je
» ne puis vivre sans vous. Mon
» âge ne vous prévient pas, peut-
» être, en ma faveur. Vous avez
» tort de juger de moi sur les
» apparences. Vous auriez peine
» à vous persuader tout ce que
» j'ai envie de faire pour vous.
» Croyez-moi, ne rejettez pas
» les vœux d'un homme qui peut
» faire votre bonheur et votre
» malheur. Je vous aime, n'en
» doutez pas; et s'il était décent
» que je m'exprimasse en jeune
» homme, la vivacité et la ten-

» dresse de mes termes répon-
» draient à celle de mes senti-
» mens. Combien de fois ai-je
» frémi, cher enfant, des peines
» que je vous ai causées quel-
» quefois ; je ne vous connais-
» sais pas alors comme à pré-
» sent ; vous n'aviez pas triom-
» phé d'un homme que la fierté
» d'un grand nom possédait seu-
» le. J'en souffre plus actuelle-
» ment que jamais vous ne l'avez
» fait. Pardonnez ces excès à un
» cœur pour toujours soumis à
» vos lois. Que ne sais-je la façon
» de les réparer !

» Soyez tranquille sur la santé
» de M. votre père. Il se porte
» bien. Je voudrais vous tromper

» grossièrement si je vous disais
« qu'il n'est pas extrêmement en
» peine de vous, et qu'il ne me
» soupçonne point de votre en-
» lèvement. Je n'en suis pas
» moins bon ami avec lui, pour
» les dehors, s'entend. Je crois
» qu'au fond il ne me veut pas
» beaucoup de bien. Si vous
» répondiez à mes sentimens,
» charmante Sophie, vous me
» trouveriez toujours disposé à
» vous rendre à ce tendre père.
» Son bonheur, le vôtre et le
» mien sont en vos mains.

» Je vous renvoye les diamans
» que vous avez rejettés. J'es-
» père que vous les prendrez

» de la main du plus tendre des
» amans. »

La lettre n'était pas signée. Il paraît même, dans l'original qui est entre mes mains, qu'elle n'y est pas toute entière, et que Sophie, dans l'indignation qu'elle lui causa, en déchira la partie qui nous manque. Elle frémissait en la lisant. Elle ne put même l'achever. Voilà tous mes doutes éclaircis, s'écria-t-elle ; infâme ! Tu ne respectes pas même les droits les plus saints de la société ! tu m'as promise à ton fils, notre contrat est dressé....... Quand on manque aussi volontiers que toi aux paroles les plus solemnelles, il n'est pas surpre-

nant qu'on néglige tout le reste. Ton penchant au crime, c'est la seule loi qui te guide....

Tandis que Sophie s'emportait ainsi contre l'indigne rival de M. de Salignac, et qu'elle avait lieu plus que jamais de déplorer tort, M. de Poinville était désolé de n'avoir pu faire encore la moindre découverte. Il se regardait comme le plus malheureux des pères ; il avait perdu la plus belle et la plus vertueuse des filles. Il vit bien que le marquis se doutait qu'il faisait veiller sur ses démarches. Il ne savait plus comment s'y prendre. Il tremblait que Sophie n'eût été envoyée dans les pays étrangers.

Il se désespérait. Accuser le marquis en justice, c'était s'exposer à être encore accablé du poids de son crédit, et par conséquent se trouver plus éloigné que jamais de la moindre lueur d'espérance.

M. de Salignac avait écrit quelques lettres à Sophie depuis son enlèvement. Il n'avait point de réponses. Ces lettres avaient été renvoyées à M. de Poinville, qui ne fit pas difficulté de les lire. Toutes les expressions en étaient dictées par l'amour. Les chagrins, les soins dont il était déchiré à cause du silence de Sophie, renouvellèrent la douleur de ce bon père. Aimable

fils, s'écriait-il, pourquoi as-tu un père si odieux? Que ne puis-je, moi-même, remettre les lettres à Sophie! Mon cœur, mon triste cœur ne serait pas en proie aux horreurs les plus accablantes. Vertueux comte! ton bonheur et le mien ont le même objet. Que la mort ne nous délivre-t-elle l'un et l'autre de notre plus grand ennemi. Ce père affligé, pénétré de ces tristes sentimens, écrivit ainsi à M. de Salignac :

« Je suis au désespoir, cher
» comte; apprêtez-vous au plus
» affreuses nouvelles. Sophie a
» été enlevée de son couvent.
» Par qui? Pouvons-nous en dou-

» ter ? Mais je n'ai point de
» preuves. J'ai perdu la plus char-
» mante des filles. Je n'oublie
» rien pour la retrouver. Efforts
» inutils. Son persécuteur a trop
» bien pris ses mesures. Je n'ai
» pas la force de vous en écrire
» davantage. Que deviendrait So-
» phie si ma santé s'altérait.....
» Plaignez-moi, cher comte. J'ai
» lu vos lettres qu'on m'a ren-
» voyées du couvent où vous les
» adressiez. Elles ont fait saigner
» des plaies qui ne se refermeront
» peut-être jamais. Adieu. Que
» n'avez-vous fini votre expédi-
» tion pour venir partager mes
» peines! Le marquis ne mérite
» pas un fils comme vous... Ma

» chère Sophie, je ne vis que pour
» la venger, ou, du moins, pour
» la tirer de l'abîme de malheurs
» dans lequel sans doute elle est
» plongée. Sophie! Sophie! c'est
» en vain que je l'appelle.....
» Monsieur, figurez-vous ma si-
» tuation... Un père !... Ah! cher
» comte, je m'égare, je me perds
» dans les horreurs qui m'envi-
» ronnent... Sophie!... Elle fai-
» sait tout mon bonheur. Vous
» ne me reverrez plus, si je ne
» fais pas quelques découvertes
» avant votre arrivée. Le monde
» ne me sera plus rien : je n'y
» avais qu'elle. Je manque de tout
» à présent. Donnez quelques

» larmes à la situation du plus
» infortuné des pères.

De Coinville.

Cette lettre soulagea un peu le cœur de M. de Poinville. Il était certain du vif intérêt que le comte prendrait à son affliction. En lui écrivant il croyait parler à un ami, il lui semblait en recevoir des conseils. Il conçut de nouvelles espérances de réussir dans ses recherches. Il recommanda une vigilence particulière à ceux qu'il avait mis en campagne pour épier les démarches du marquis. Il s'attendit à quelques succès.

Rayon de l'espérance, que feraient les malheureux sans toi !

Le marquis, impatient de voir Sophie, ne se mit pas en peine pour se contenter des obstacles que M. de Poinville avait mis à ses desirs. Il prit ses mesures pour tromper les espions. Il alla dans son carosse, chez un de ses amis, où il resta jusqu'à la nuit. Ensuite dans une autre voiture, il se fit conduire chez un autre ami, dont il emprunta le carosse pour se rendre au couvent de Sophie, où il eut même soin de se faire conduire par des chemins détournés.

Il fit appeler sa belle prisonnière. Elle parut au parloir toute en larmes. Elle rendit au marquis sa boîte de diamans de la même

façon que la première fois, et elle se retira sans avoir la force de lui parler et de le regarder. Il fit en vain des tentatives pour l'arrêter et la faire revenir : tout fut inutile. Il commença à désespérer de son entreprise, mais il résolut de se venger des mépris de mademoiselle de Poinville, s'il ne pouvait réussir. C'était un homme disposé à toutes sortes d'excès.

Sophie ne cessait de gémir depuis qu'elle se croyait certaine des sentimens de son persécuteur. Elle voyait bien que, fatigué et rebuté de l'indignation que lui causait un pareil amour, il se déterminerait à lui faire tout le mal

qu'il pourrait. Son esprit se perdait dans les horreurs qu'elle avait à redouter. Elle tâcha cent fois d'exciter la compassion de l'antique sœur Ildegonde ; mais ses plaintes et ses larmes, capables d'ébranler un rocher, ne firent pas la moindre impression sur le cœur dur et impitoyable de sa geolière.

La dureté est l'appanage des âmes dévotes.

Il suffit qu'elles ayent jugé quelqu'un criminel, sur quelques apparences que ce soit, pour qu'elles n'en démordent point. La vieillesse et ce qu'on appèle dévotion, ne sont pas les deux avocats des malheureux.

Je me suis trouvé dans le cas d'avoir besoin d'amis généreux, mais j'ai toujours mieux aimé remettre mà cause entre les mains de la jeunesse et de ce qu'on appèle libertinage, que dans toute autre.

Barbare vertu, que celle qui nous interdit les sentimens de compassion ! vice aimable que celui qui nous fait tendre une main secourable à notre frère. Or ce vice-là n'est pàs le défaut des dévots et des couvens ; et sœur Ildegonde, qui aspirait depuis soixante ans à la perfection de son état, était la plus maussade et la plus impitoyable créature que jamais moines ayent

formée. Elle n'avait jamais eu pitié dans sa vie, que des rhumes de son directeur, et de ses faiblesses d'estomach. Sophie perdit donc son temps à vouloir toucher ce vieux spectre. Allez, allez, mademoiselle, nous savons ce que nous savons, lui répondit-elle, vos larmes ne sont pas d'argent.

Tâchez de vous défaire de votre amour-propre ; renoncez à M. le comte de Salignac, et vous ne pleurerez pas tant. Mais, madame, dit Sophie, je ne demande pas mieux : je l'ai proposé à M. le marquis... Chansons que tout cela, répliqua la barbare

sœur, en se retirant aussi vîte qu'elle le pouvait...

Elle laissa l'aimable Sophie en proie à de nouvelles douleurs. Tout le monde m'a donc abandonnée, s'écriait cette adorable personne ! Je n'ai plus de droit à la compassion des personnes de mon sexe, et même à celle des personnes qui, par état, sont encore plus engagées à la charité que les autres. Barbare persécuteur !.... Cher père! Que faites-faites-vous à présent ? Que ne savez-vous quel lieu me dérobe à votre tendresse ! Vous en mourrez... Au moins, si j'étais la seule à plaindre ! Affreux avenir !.... De quel crime suis-je donc coupable !

Les gens qui, par ordre de M. de Poinville, observaient les démarches du marquis, n'avaient pas manqué de faire attention à son manége le jour qu'il était allé voir Sophie. Mais ils n'avaient pu savoir à quoi il avait abouti. Ils l'avaient suivi autant que cela avait été possible, mais à la fin ils avaient été déconcertés, n'ayant pas quitté nombre de carrosses qu'ils prenaient pour celui du marquis, et n'ayant remporté d'autre succès de leur vigilance que de se voir trompés. Ils firent un rapport exact de toute l'affaire à M. de Poinville, qui augmenta le nombre de ses espions pour leur donner plus de

facilité de le servir, et que cette nouvelle ne laissa pas de rassurer, parce qu'elle lui donnait lieu de croire que sa fille n'était pas bien loin.

Ce fut dans ces circonstances que M. le baron de Primard, M. de Montaubri et son épouse, qui, par parenthèse, était depuis près deux mois mère d'un fils bien portant, arrivèrent chez ce père affligé. Ils ignoraient totalement le malheur qui lui était arrivé. Ils le trouvèrent dans la consternation.

D'abord ils voulurent se retirer de peur de lui être à charge dans la conjoncture. Mais M. de Poinville les retint. Il estimait

singulièrement le baron et le mari de sa sœur. Quoi ! leur dit-il : vous voulez me fuir parce que vous me voyez dans la désolation. C'est précissément à cause de cela que je vous supplie de rester avec moi, jusqu'à ce que Sophie, ma chère Sophie, me soit rendue. J'espère que vous ne prendrez point d'autre logement que chez moi, et que nous nous joindrons ensemble pour recouvrer un bien que je crois aussi précieux à tout le monde qu'à moi. Sophie ! que ne jouis-tu ici des embrassemens d'une cousine à qui tu as de si grandes obligations, et de deux réels amis que s'intéressent si fort à

ton sort ! madame de Montaubri, touchée de la douleur de son frère, ne tarda pas à pleurer. La pauvre femme n'aurait pas versé une larme, même sur ses propres malheurs, si elle n'en n'en avait vu couler auparavant. Son cœur ne suivait jamais que les sentimens des autres.

Le baron et M. de Montaubri firent ce qu'ils purent pour remettre le calme dans l'âme de M. de Poinville, et lui jurèrent qu'ils n'épargneraient rien pour lui prouver leur amitié, et qu'ils ne le quitteraient qu'après lui avoir assuré la compagnie de sa charmante fille.

M. de Montaubri voulait

aller trouver le marquis en qualité d'oncle de Sophie, et lui faire mettre l'épée à la main s'il refusait de lui donner les satisfactions qu'il en pouvait exiger. On lui fit entendre aisément raison : mais M. de Primard lui ayant fait une petite guerre de ce qu'il s'obstinait à vouloir se battre avec un homme de soixante ans, il répondit que de quelque manière qu'on se défît d'un aussi malhonnête homme que le marquis, l'action était toujours louable. Enfin ils s'accordèrent tous à ne rien oublier pour découvrir quelques traces de l'enlèvement de Sophie.

Dès le lendemain, M. de

Montaubri, devait aller trouver cet ami qu'il avait auprés du ministre, et lui parler fortement contre le marquis. Ce parti là était plus raisonnable que le premier. Poinville le pria cependant de recommander le secret à son ami, de crainte que la chose ne s'ébruitât mal-à-propos, et de ne faire que disposer le ministre en sa faveur pour l'heureux temps qu'il pourrait avoir des nouvelles certaines de sa fille.

Le marquis continuait toujours à rendre des visites à Sophie avec tant de précautions, qu'il était impossible aux gens apostés par M. de Poinville de tirer la moindre conjecture de

ses démarches... Cet odieux amans, depuis la lettre qu'il avait écrire à cette aimable personne, n'avait pu encore obtenir de la voir une seule fois, quelques efforts qu'on fit pour la conduire au parloir. Accoutumé à une soumission sans bornes de la part de tout le monde à ses volontés, il en conçut un violent dépit, et travailla sourdement à faire partir Sophie pour les isles, sous la qualité de fille perdue et sans ressource.

Effrayant cractère! c'est toutefois celui qui domine aujourd'hui. Les hommes de ce siècle règlent leurs démarches sur leur crédit et leur puissance. En quelles in-

fâmes mains le sort de Sophie était-il? Quel dieu la soutint au milieu de tant d'adversités? Elle ne se nourrissait presque que de ses plaintes, de ses larmes et de ses sanglots. Elle se trouvait réduite à elle seule, ou, si elle voyait quelques visages approchans de l'humanité, elle trouvait qu'ils ne cachaient que des cœurs de tigres.

Il y avait près de deux mois que M. de Salignac était parti pour son expédition, lorsqu'il reçut l'affreuse nouvelle de l'enlèvement de Sophie. A peine pouvait-il s'en rapporter à la lettre de M. de Poinville. Il frémit, ses cheveux se hérissèrent d'horreur.

Il s'égara : Laville était à côté de lui ; il fut surpris des transports dont son maître était agitée. Qu'avez-vous donc, monsieur, s'écria-t-il en tremblant. Ah ! maudite lettre. Le comte le prenant par le collet ; quoi ! traître, lui dit-il, en le sécouant rudement, tu ne sais pas que Sophie, ma chère Sophie, m'est peut-être ravie pour jamais.

Déclare-moi où elle est, ou tes jours sont en mon pouvoir. Mon cher maître, lui répondit Laville consterné de la douleur du comte, remettez-vous. Il n'y a peut-être encore rien de désespéré... M de Salignac revint à lui. Il se laissa aller sur un fauteuil. Ah ! Laville,

s'écria-t-il d'un ton mourant, Laville! mon barbare père l'a fait enlever. Je pars dans l'instant. Un plus puissant intérêt me rappelle à Paris. Fais-moi venir le chevalier de Blamont. Vas, cours. Sophie! j'ai tout perdu! que ne m'est-il permis de méditer les plus noirs projets de vengeance!.... Laville trouva le chevalier de Blamont qui venait chez son colonel. Il le fit hâter... Chevalier, lui dit le comte, dans un état à faire pitié, lisez cette lettre. De Blamont frémit lui-même; mais il conseilla à M. de Salignac de différer son départ encore de quelques jours. Il lui représenta qu'ils étaient en route pour l'expé-

dition à laquelle ils avaient été appelés ; qu'elle ne tarderait pas à être terminée d'une façon ou d'autre, et que le mal n'empirerait pas pour huit ou dix jours de délai. D'abord le comte refusa de se rendre. Il s'était même déjà mis en chemin pour aller faire agréer son départ aux généraux ; mais à force de bonnes raisons, le chevalier l'engagea à rester, et à sacrifier toute autre considération à son devoir. Le compte fit partir aussitôt Laville avec une lettre à M. de Coinville, conçue en ces termes :

« Je ne sais comment vous
» annoncer, monsieur, que mal-

» gré toutes les raisons qui m'ap-
» pellent à Paris, je reste ici.
» Laville vous dira combien il
» m'en a coûté pour m'y déter-
» miner. Je ne tarderai pas à le
» suivre ; nous sommes en mar-
» che, et dans trois ou quatre
» jours tout pourra bien être
» terminé. Je suis trop occupé
» de mon malheur, pour vous
» plaindre dans cet instant, mais
» monsieur, vous êtes digne de
» compassion, si vous souffrez
» autant que moi. Nous avons
» l'un et l'autre la ressource des
» malheureux : nous ne le som-
» mes pas seuls.

» Je suis tourmenté jour et
» nuit ; qu'il me serait doux de

» penser que je pourrais me venger sur quelqu'un ! Conservez-moi vos bontés, monsieur ; ne punissez pas le fils des injustices du père. Hélas, c'est moi qui en porte la peine. Recevez mes tendres embrassemens ; plaignez-moi à votre tour. Un secret pressentiment, qui me flatte trop dans la circonstance présente pour le rejetter, me dit que bientôt vous serez mon père. Jamais personne n'aura eu de fils plus soumis et plus tendre que

Le comte de Salignac. »

Monsieur de Poinville reçut cette lettre le même jour qu'ar-

rivèrent le baron de Primard, monsieur et madame de Montaubri. Laville, qui la lui remit, lui conta avec des traits si ingénus, et avec une douleur si sincère, les transports que la nouvelle de l'enlèvement de Sophie avait causé à son maître, que M. de Poinville, plus enchanté du comte que jamais, desira retrouver sa fille, autant pour ce tendre amant que pour lui-même.

Il lui sut très-bon gré d'avoir préféré son devoir aux soins de son amour; et le baron de Primard, devant lequel Laville avoua que son maître ne s'était résolu à rester que convaincu

par les bonnes raisons du chevalier de Blamont, et par la justesse de ses représentations, prit un plaisir singulier à ce rapport. M. de Salignac lui en devenait plus cher; et il était ravi de penser que son fils parlait et agissait en homme d'honneur. Laville se garda bien d'aller loger chez le père de son maître; il avait ordre aussi de ne pas rester chez M. de Poinville: il devait ne point paraître du tout jusqu'à l'arrivée du comte.

On continuait à faire d'inutiles efforts pour découvrir la prison de Sophie. Le marquis était impénétrable dans ses démarches. Elles dénotaient néanmoins que

Sophie n'était pas éloignée, et elles laissaient par conséquent quelques espérances fondées à son tendre père. Les amis qui l'étaient venus voir, n'épargnaient rien de leur côté pour aider M. de Poinville dans ses recherches : ils ne réussissaient pas mieux. Tandis qu'ils employaient toutes sortes de moyens pour cela, le marquis résolut, à quelque prix que ce fût, de parler à sa prisonnière, avant de se porter aux dernières extrémités. La résistances et les obstacles avaient augmenté son amour. Il écrivit une seconde lettre infiniment plus tendre et plus soumise que la première, mais dans

laquelle il eut soin de mettre quelque mots qui pouvaient faire craindre à Sophie les suites de ses ressentimens.

Elle la lut, cette odieuse lettre; elle s'abandonna au désespoir; elle trembla d'être la victime des fureurs du marquis; enfin, elle résolut de tenter encore une fois de faire changer de sentiment à cet esprit cruel et altier.

Elle parut devant le marquis: Monsieur, lui dit-elle, que me voulez-vous? me parler sans doute d'une infâme passion qui me fait frémir, et dont vous devriez frémir encore plus que moi. Je suis promise à monsieur votre fils: l'autorité paternelle,

les lois même lui donnent des droits sur moi, que vous ne respectez pas assez...

Ne songez point à mon fils, Sophie, répondit le marquis; il ne sera jamais à vous. Cessez de rejetter des vœux aussi flatteurs pour vous que les miens; ne vous obstinez pas à vous rendre malheureuse..... Sophie ne répliqua que par ses larmes. Le marquis attendri crut qu'elle commençait à céder. Il insista sur ses prétentions. Sa belle prisonnière réfuta plus solidement que jamais toutes ses raisons. Il fit entrevoir quelque dépit.

Sophie, qui le connaissait, trembla pour les suites; elle eut

encore recours à ses larmes. Son persécuteur, enchanté qu'elle ne se retirât pas cette fois comme les autres, attribua sa complaisance à un principe flatteur pour son cœur. Il la pressa de nouveau...

Quoi ! monsieur, s'écria Sophie, sans parler des obstacles essentiels que les lois et la nature mettent à l'inclination dont vous m'honorez, ne rougiriez-vous pas d'épouser une fille que vous n'avez long-tems persécutée, que parce que sa naissance ne répondait pas à celle de monsieur votre fils ?

Le marquis crut pour cette fois que Sophie était prête de se

rendre. Charmante fille, répondit-il, l'amour ne se sert jamais du mariage comme d'un moyen sûr pour nous rendre heureux : il forme des nœuds bien plus doux pour unir deux cœurs épris l'un de l'autre. Qu'est il besoin de ces formalités extérieures......

Monstre, s'écria Sophie, qui ne s'était pas attendu à un aussi cruel aveu, disposes de moi. Le plus loin que je pourrai être de toi..... Ah! ciel! à quelles épreuves!... Fuyons.... Mille sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage... Elle se retira...

Le marquis resta quelque tems confus du peu de succès de sa démarche ; mais bientôt le desir

de la vengeance naquit de son amour méprisé. Il n'imaginait pas ce que les infâmes propositions qu'il avait faites, pouvaient avoir de si choquant. Il se décida à achever le malheur de Sophie, et à la perdre pour jamais : c'était là un succès dont il était plus sûr, que de se faire aimer, sur-tout au prix qu'il le voulait. Belle Sophie ! puis-je peindre tes tourmens ? Je me souviens que le triste et naïf récit que tu m'en faisais, m'arrachait des larmes que je voulais en vain cacher. Tu en versais toi-même ; tu frissonnais, lorsque tu te rappelais les affreuses circonstances de ta prison.

Sophie ne fut pas plutôt rentrée dans sa chambre, que tous les sentimens qui l'agitaient, se livrèrent un furieux combat. Ce qu'elle avait à craindre de l'amoureuse rage du marquis, sa cruauté, son penchant à faire du mal, la perte d'un tendre père, qu'elle allait peut-être faire pour jamais, l'amant le plus soumis et le plus digne d'être aimé, à qui elle était ravie, sa liberté, sa vie, son honneur même, qui pouvait devenir la proie d'un infâme persécuteur; elle ne résista pas à tous les sujets de douleurs qui l'environnaient. Elle tomba sans forces sur son lit, et par bonheur que sœur Ildegonde

se trouva alors par hasard chez sa prisonnière. Elle fut effrayée de cet accident. Tout le couvent fut sur pied dans un instant. Les jeunes et les vieilles religieuses, plus par curiosité que par tout autre motif, accoururent toutes chez la belle affligée.

Les jeunes commençaient à en avoir pitié. Elles savaient en gros son histoire; et quoique le marquis ne l'eût pss donnée à son avantage, on n'ignorait pas que c'était à l'amour qu'elle devait son malheur. Cela suffisait pour intéresser des femmes, et sur-tout des religieuses. Aussi celles qui étaient depuis seize

ans jusqu'à quarante furent-elles réellement attendries.

Sophie ne manqua ni de secours, ni de compassion. L'amour ; la douceur et l'innocence se peignaient si bien sur son visage, qu'il ne pouvait manquer d'intéresser d'autres cœurs que celui de l'éternelle sœur Ildegonde. L'abbesse, qui était présente à ce spectacle, ne put se refuser à ce qu'il avait de touchant, malgré le soin qu'avait pris le marquis de la prévenir contre elle. Craignant toutefois de se laisser surprendre aux sentimens qu'elle concevait en faveur de Sophie, elle résolut d'approfondir l'affaire à tête re-

posée. Elle renvoya toutes les religieuses qui se parlaient déjà à l'oreille, et dont les jugemens se portaient pour Sophie.

Lorsque l'abbesse se trouva seule avec elle, elle tâcha de mériter sa confiance par les soins qu'elle prit à la bien remettre.

L'aimable prisonnière fut extrêmement sensible à ses attentions. Elle s'imagina qu'enfin on l'écouterait, et que cette abbesse serait pour elle un juge impartial. Quand elle fut assez bien rétablie pour parler, cette dame la questiona. Sophie conta avec une ingénuité si persuasive toute son histoire, que l'abbesse ne pouvant s'y refuser, frémit d'a-

voir prêté son ministère à une trame si odieuse. Madame, ajouta Sophie, en lui montrant les deux lettres qu'elle avait reçues du marquis, vous connaissez son caractère, voyez ce qu'il m'écrit, et vous ne douterez plus de ses coupables intentions et de l'injustice de ses persécutions. L'abbesse était convaincue. Sophie voulut achever son ouvrage. Elle se jetta à ses pieds. La religieuse la releva avec bonté, et l'embrassa. Laissez-moi, s'écria la belle prisonnière, dans l'attitude qui convient à une personne aussi infortunée que moi. Parlez, ma chère enfant, répondit l'abbesse, parlez. Vous m'avez atten-

drie, vous m'avez persuadée. Madame, reprit Sophie, puisque vous rendez justice à mon innocence, daignez rassurer un père, un tendre père que mes malheurs ont peut-être déjà jeté dans le désespoir.

Ne me refusez pas ce service, c'est le plus grand qu'on puisse me rendre... Belle enfant, repliqua cette dame, je suis disposée à vous donner toutes les satisfactions que vous pourrez desirer, et j'y suis résolue. Mais mettez-vous à ma place. Le marquis est mon parent; en écrivant à monsieur votre père, ou en lui faisant tenir une lettre de votre part, ce tendre père ne

manquerait pas de vous tirer d'ici avec éclat. Il dévoilerait en justice tous les crimes de mon parent ; sa réputation m'est encore chère...

Non, madame, non, repartit Sophie ; je vous jure qu'il ne fera point d'éclat. Je l'en prierai si fortement qu'il se rendra à mes instances. Content de me trouver, il laissera au ciel le soin de ma vengeance. Charmante enfant, dit la religieuse, j'entre dans vos peines ; elles sont fondées, elles me touchent. Je vais écrire tout-à-l'heure au marquis... Ah ! madame ! répondit Sophie, si vous l'instruisez de vos bonnes intentions pour moi, il a plus de ma-

lice que vous ne pouvez avoir de compassion pour l'infortune. Il cherchera à me perdre pour jamais. Vous ne le connaissez pas... Je le connais aussi bien que vous, reprit cette dame, en l'embrassant tendrement, ne craignez rien. J'ai de la fermeté quand il en faut. Je vous jure, et soyez tranquille sur cela, que vous ne sortirez d'ici que quand je voudrai, et comme je le voudrai. Je vous ferai remettre sûrement entre les mains de monsieur votre père, quelques machines que le marquis fasse jouer pour s'y opposer; et comptez qu'avant peu je vous procurerai des nouvelles certaines de ce père qui vous est

si cher, et que cette seule raison-là me fait estimer.

Sophie voulut insister... L'abbesse la pria si fortement de vouloir bien s'en rapporter à elle pour trois ou quatre jours au plus, que Sophie, qui n'était pas bien sûre de sa bonne volonté, crut n'avoir point de meilleur parti à prendre que de patienter encore quelque temps.

L'abbesse écrivit en effet au marquis. Mais sa lettre n'eut pas l'effet qu'elle en attendait. Ce seigneur, voyant que la mine était éventée, se détermina plus que jamais à perdre Sophie. Il travailla avec une nouvelle ardeur à obtenir un ordre pour la faire

passer dans les isles, et le ciel, sans doute protecteur de l'innocence, retarda l'exécution de ses infâmes desseins.

Cependant, pour amuser l'abbessse, il lui fit une réponse, et il lui mandait que des affaires importantes l'empêchaient d'aller lui parler à l'instant même, mais qu'il la verrait dans peu ; et il la priait de ne point prendre de parti jusqu'à ce temps.

Cette religieuse ne manqua pas aussi de charger quelqu'un de confiance de s'informer de la santé de M. de Poinville ; et elle rendit à Sophie la réponse satisfaisante qu'on lui en donna.

Ce tendre père ne paraissait

vivre que pour retrouver et venger sa charmante fille. Le ciel le conservait sans doute, malgré son accablement, pour jouir du plaisir de la voir et de l'embrasser, après l'avoir perdue pendant si long-temps. Le baron de Primard et M. de Montaubri, ne contribuaient pas peu, par leur présence et les marques de leur amitié, à l'encourager.

Cependant Laville découvrit, par le plus grand hasard du monde, le lieu qui renfermait Sophie. Le marquis avait mis dehors les gens qu'il n'avait pris que pour l'enlèvement de Sophie sitôt que sa passion avait été servie, et leur avait ordonné le

silience sous les plus terribles menaces.

Un de ces malheureux se trouva un jour avec Laville et quelques personnes de sa connaissance. L'occupation ordinaire des gens de cette trempe, est de boire, quand ils n'ont rien de mieux à faire. Ce garçon qui avait contribué au malheur de Sophie, après quelques verres de vin, tint certains propos qui réveillèrent l'attention de Laville. Il questionna sans affectation; il fit si bien qu'il apprit le couvent où l'on avait conduit Sophie. Il fut transporté; mais il se modera, et sortant sous quelque prétexte, il prit la poste aussitôt et courut

apprendre cette nouvelle à son maître. Il arriva justement auprès de lui lorsque l'expédition pour laquelle il avait été commandé venait d'être heureusement terminée. La valeur du comte et de son régiment avait plus contribué que tout le reste au succès. Ce tendre amant ne connaissait point de danger, surtout lorsque les soins de son amour exigeaient de lui de la témérité. Il s'était surpassé pour être plutôt à même de voler au secours de sa chère Sophie.

Sitôt que Laville l'eut apperçu, il courut à lui, et le tirant à part, il lui confia, à plusieurs reprises, la nouvelle qui l'avait fait sortir

de Paris. Le comte ne put l'écouter jusqu'au bout.... Ah ! Sophie ! s'écria-t-il.... Et tout de suite il courut prendre l'agrément des généraux, pour lui et pour le chevalier de Blamont. Ils partirent ensemble aussitôt qu'ils le purent, et Laville les suivit.

Qu'on se figure la diligence que fit notre tendre amant ! Il arrive de nuit à Paris. Il ne s'arrête pas un instant. Il monte dans le premier carrosse qu'il trouve : il va droit au couvent avec le chevalier et Laville. Il entre dans le parloir. Il y voit une troupe qui se disait autorisée des ordres du roi, et qui demandait Sophie à l'abbesse.

Cette dame refusait avec beaucoup de fermeté d'obéir, si on ne lui faisait parler à quelqu'un, sur la probité et l'autorité duquel elle pût compter.

Les gens, chargés d'enlever Sophie, produisirent leur ordre; l'abbesse ne voulut point le reconnaître. Ils menacèrent d'enfoncer les portes, et ils s'y disposaient déjà, lorsque le comte parut avec le chevalier et Laville. Il s'approcha de l'abbesse, qui était sa tante, il la salua; il ne croyait pas que la troupe qu'il voyait, était destinée à lui ravir pour jamais sa chère Sophie.

Ah, comte! s'écria l'abbesse en le voyant, Sophie est ici, et

voilà des malheureux envoyés, sans doute, par votre indigne père pour la perdre. Est-elle encore dans le couvent, répondit M. de Salignac, tremblant? Elle y est, reprit la religieuse; mais voyez les efforts qu'on fait pour l'en retirer. Le comte rassuré, s'avança avec un sang froid affecté vers les malheureux occupés à enfoncer les portes. Retirez-vous, leur dit-il, en se nommant, et faites venir un commissaire. On ne l'écouta seulement pas. Il leur parla plus vivement, on lui opposa l'ordre du roi, et on continuait à vouloir entrer de force dans le couvent. Il s'opposa à leurs efforts;

on fit mine de vouloir l'arrêter. Alors ne se possédant plus, et tombant l'épée à la main sur les ministres des fureurs de son père, il tua ou blessa tous ceux qui lui résistèrent. Le chevalier et Laville ne manquèrent pas de le seconder.

Ces malheureux, qui avaient effectivement des ordres du roi, ne trovant pas la partie égale, s'enfuirent, quoiqu'en bien plus grand nombre, et laissèrent quelques-uns de leurs camarades étendus sur le carreau.

Le vieux marquis, qui attendait dehors le succès de son horrible forfait, et qui voulait encore tenter de séduire Sophie,

ou de la déshonorer, et qui pour cette raison n'avait pas voulu que ces malheureux eussent des chefs d'autorité, frémit de les voir en fuite. Il descendit de son carrosse, et ramenant les plus résolus, il attaqua les vainqueurs qui s'acharnaient à la poursuite des fuyards. Il s'imaginait avoir affaire à M. de Poinville et à quelques-uns de ses amis. Il n'était arrivé à la porte du couvent, que quelque tems après que son fils était entré. Il se présenta hardiment le premier, l'épée à la main. La nuit était très-noire. Le comte transporté criait au chevalier et à Laville d'achever de servir sa juste fureur. Son père le recon-

nut à sa voix; mais son fils lui porta un coup avant qu'il eût le tems de parler! Ah, mon fils! dit le marquis en tombant..... Le comte, malgré la fureur qui l'agitait, fut pénétré de cette voix. Son épée lui tomba des mains; l'horreur s'empara de lui, il cria à ses amis d'arrêter; il fit apporter de la lumière, il reconnut son père..... Dans le premier mouvement de son désespoir, il voulut attenter sur ses jours...... Le chevalier et Laville l'arrêtèrent..... Il se jetta sur son père; il lui demanda mille fois pardon, il le rappella à la vie..... Ses amis arrêtèrent le sang qui coulait de la plaie du marquis; ils le firent

transporter dans le couvent même ; des chirurgiens arrivèrent, qui trouvèrent la blessure extrêmement dangereuse, vu l'âge du marquis. Son fils était prêt à chaque instant de se porter aux plus affreuses extrêmités.

Le marquis jettait sur lui des yeux mourans, et cependant animés par la tendresse. D'abord qu'il eut la force de parler ; mon fils, lui dit-il, je mérite ce que je souffre. Je ne vous accuse point de ma mort ; ressouvenez-vous quelquefois d'un père coupable, mais qui vous a toujours aimé. Vivez, mon père ; vivez, s'écria le comte, en arrosant sa main de ses larmes : vivez, pour

jouir de mon repentir, de mon respect et des sentimens que je vous dois. Je ne serai jamais heureux qu'en tenant mon bonheur de vous.

Mon fils, répondit le marquis, je ne souhaite de vivre que pour réparer mes injustices. Laissez-moi en proie à mes remords, et allez rendre Sophie à son père. Non, monsieur, je ne vous quitterai pas, reprit M. de Satignac. Je n'ai point d'intérêt plus pressant que votre situation. Fils dénaturé, je suis le meurtrier de mon père! Si j'ai le malheur de vous perdre, pourrai je survivre à cette affreuse idée? Ciel qui est témoin de mon désespoir!......

Les sentimens du comte affectaient trop le malade, suivant l'avis des médecins; mais il ne fut pas possible d'engager ce tendre fils à se retirer; il renferma sa douleur autant qu'il put.

Le chevalier de Blamont et Laville étaient présens. Ils ne purent refuser des pleurs à ce spectacle attendrissant. Allez, monsieur, dit le marquis au chevalier, allez donc conduire la charmante et vertueuse Sophie chez son père.

Chargez-vous de ce soin pour mon fils, puisque sa tendresse l'oblige à me rendre les derniers devoirs. Dites-lui que je meurs

dans le repentir le plus affreux des peines que je lui ai causées, et que je la supplie de me pardonner... Le chevalier partit avec Laville. On ordonna le silence au malade. Son fils, sans dire un mot, continuait à serrer sa main entre les siennes. Le marquis passa une très-mauvaise nuit. Le lendemain on jugea qu'il devait s'aider des secours de la religion. Il les demandait avec instance; il se confessa avec des sentimens, et une piété qu'on n'avait pas lieu d'attendre de lui.

Il desira de voir Sophie et son père. Le comte écrivit la lettre la plus touchante et la plus pressante pour encourager M. de

Poinville à lui accorder cette grace.

La plus légère réparation fait oublier les injures aux cœurs généreux. Sophie ne trouva dans le sein que des sentimens de compassion pour le marquis, et M. de Poinville, enchanté d'avoir retrouvé son adorable fille, sans crainte de la perdre désormais, n'était sensible qu'à son bonheur. Il est inutile de décrire la vivacité de la joie à laquelle il s'abandonne, lorsque le chevalier de Blamont lui présenta Sophie. Il ne s'y attendait pas. Le père et la fille furent également attendris.

Il restèrent quelque temps im-

mobiles; le baron de Primard, madame et M. de Montaubri partagèrent en vrais amis la douce surprise de leur situation. Ce fut un nouveau plaisir à M. de Poinville d'apprendre qu'il devait sa fille à la tendresse du comte, et que sans lui il ne l'aurait peut-être jamais revue. L'accident qui était arrivé à ce digne amant, et le désespoir dans lequel il était plongé, diminua leur joie. Ce fut principalement à la considération du vertueux M. de Salignac, que Sophie et son père se déterminèrent à rendre une visite au marquis. Il était dans le couvent, triste théâtre des malheurs de mademoiselle de Poinville,

ils y allèrent accompagnés de leurs amis. Sitôt que le marquis apperçut l'aimable personne qu'il avait toujours injustement persécutée, il la pria d'approcher avec son fils ; puis confessant hautement tous les motifs qui l'avaient guidé, et les affreux desseins qu'il avait conçus, il demanda pardon à Sophie avec une douleur si vraie, et un ton de voix que sa situation rendait si touchant, qu'elle ne répondit d'abord que par ses larmes. Le marquis attendait qu'elle parlât. Vivez, monsieur, lui dit-elle, oubliez vous-même des excès trop réparés par votre repentir,

comme je cesse dès à présent de m'en souvenir.

Elle tourna ses yeux sur son amant, qui la regardait avec une langueur qui marquait l'accablement de son âme. Elle n'y put résister. Il lui échappa des soupirs. Monsieur, reprit-elle, en continuant de s'adresser au marquis, vivez pour ce fils que votre situation plonge dans la douleur la plus vive; hélas! il ne vous survivra peut-être pas; il se reprochera sans cesse votre mort..... M. de Salignac, toujours livré au silence le plus morne, n'osait fixer ses yeux sur personne... Son père pria Sophie de lui donner sa main : alors la mettant dans

celle de son fils ; je vous unis, mes enfans, lui dit-il, ne me ravissez pas la tendre consolation de voir briller dans vos yeux cette innocente joie qui est le partage de la vertu. Ma mort assurera votre bonheur, puisque je ne serai plus à même de vous nuire. Ne donnez, mes enfans, que des pleurs à mes excès, et point à une mort qui en est le juste châtiment.

M. de Salignac tomba aux pieds de son père ; ses pleurs, qu'il ne put arrêter, l'empêchèrent de s'exprimer ; Sophie suivit son exemple. Le marquis ne put les voir sans mêler ses larmes aux leurs. Il les releva en embrassant tendrement son fils, et en baisant

la main de Sophie... Il régna quelque temps un silence que les sentimens exigeaient..... Mes enfans, leur dit encore le marquis, je ne desire de vivre que pour être témoin de votre bonheur, et pour le hâter. Ma mort obligerait par décence mon fils à le différer... Les médecins qui s'apperçurent d'une altération de voix considérable dans le malade, le prièrent de se retenir. Je vous obéirai, messieurs, répondit-il, après avoir fait agréer mes excuses à un tendre père que j'ai offensé cruellement. Il pria M. de Poinville d'oublier tous les sujets de douleur qu'il lui avait donnés. M. de Poinville lui témoigna

dans les termes les plus vifs l'intérêt qu'il prenait à son état, et exigea pour réparation qu'il ne songerait qu'à se rétablir.

Ensuite il se retira avec Sophie et le reste de sa compagnie.

On avait cru d'abord que le marquis se trouverait considérablement affaibli après cette visite. Il est vrai qu'il eut une crise bientôt après, pendant laquelle on craignait à chaque instant de le voir expirer. C'est justement ce qui le sauva.

Depuis ce moment, la fiévre diminua sensiblement de jour en jour. Sa blessure se ferma à vue d'œil. Dans quatre jours, il se trouva à-même d'être transporté

à son hôtel à Paris. Il fut bientôt tout-à-fait hors de danger. Il se félicitait de vivre pour rendre heureux le plus aimable et le plus digne des fils, qui ne le quittait pas un moment.

Ce desir vertueux contribua à son prompt rétablissement.

Les visites fréquentes, que lui rendaient Sophie et M. de Poinville, faisaient oublier à M. de Salignac toutes les fatigues qu'il essuyait, et enchantaient le malade. Ses sentimens paraissaient de nature à ne jamais changer. La vertu avait réellement pris dans son cœur la place du vice. L'instant critique, qui nous mène aux portes de la mort, est sou-

vent celui d'une meilleure conduite. Il vient un tems où la plus longue vie ne nous semble qu'un songe. Les préjugés nous paraissent alors ce qu'ils sont réellement. La vertu est le seul trésor que nous emportons dans le tombeau.

Pendant la convalescence du marquis, qui fut assez longue, le chevalier de Blamont avait épousé, à la campagne, madame Boulinot, qui était veuve depuis cinq mois du vieux jaloux dont il a été question quelquefois.

Elle était très-bonne demoiselle, et avait hérité de tous les biens du défunt. Elle apportait vingt mille livres de rente au

jeune chevalier. Il est vrai qu'il était un peu indécent qu'elle n'eût pu attendre la fin de son deuil pour convoler, et qu'elle savait très-mauvais gré à son mari de ce coup de feu qu'il avait reçu dans les reins. Mais M. de Blamont, content d'avoir épousé vingt mille livres de rente, n'avait pas l'esprit d'approfondir autrement les autres affaires du ménage.

Enfin, les vœux du comte de Salignac et de l'aimable Sophie furent couronnés. Si tôt que le marquis se vit entièrement rétabli, il n'eut rien de plus pressé que de faire le bonheur de ces deux tendres amans.

Il répara dans la suite, par une conduite soutenue à leur égard, les mauvais traitemens dont il les avait accablés.

Madame de Montaubri, enchantée de cette union, parce qu'elle faisait plaisir à tout le monde, avertit sa petite cousine, le jour de ses nôces, que sa première grossesse lui enleverait bien des appas.

M. de Poinville trouvait qu'il n'avait plus rien à desirer. Sa charmante fille, pour laquelle seule il respirait, était heureuse pour toujours, en s'unissant au plus aimable des hommes, à qui il avait d'ailleurs d'essentielles obligations, et à qui il portait.

une affection vraiment franche et vraiment paternelle.

M. de Montaubri vit ce mariage avec ces sentimens qu'inspirent l'amitié la mieux fondée, et l'admiration de la vertu; et M. le baron de Primard se félicitait lui-même du bonheur de deux amans pour qui il avait une estime singulière, et de la joie de monsieur de Poinville, dont la probité lui était chère.

M. de Salignac offrit à Laville une pension très-honnête, avec un emploi, s'il voulait s'établir. Ce fidèle domestique préféra le bonheur de rester près de son maître à tout autre état.

Martine, l'éternelle Martine,

qui, comme on a bien pu le penser, sans que j'aie eu le besoin de le dire, s'était désespérée pendant tout le tems que sa maitresse avait été perdue, pleura de joie de la voir mariée à son goût, et alla cacher, avec un soin particulier, une bourse de mille écus, qu'elle lui donna le jour de ses nôces.

Jusqu'ici, nous avons donné, en historien fidèle, tous les événemens qui se sont succédés pendant le cours de la vie de nos héros; nous aurions cru même indisposer nos lecteurs, si nous eussions entré dans des digressions qui nous eussent mené plus avant, d'autant plus que c'eût été

suspendre l'intérêt de notre ouvrage. Nous voulons dire que nous avons très-bien fait de ne pas remonter aux causes qui ont produit de semblables effets; mais comme, maintenant, nous sommes arrivés au terme ordinaire que la nature accorde à toute âme persévérante, c'est-à-dire le bonheur, ou tout au moins la fin de ses souffrances, il faut, en historien vrai, déclarer à nos lecteurs qu'il n'y a que les esprits faibles qui soient susceptibles d'une passion continue, lorsque l'effet qu'ils ressentent est produit sans cause; car, sans cela, se serait une preuve de mérite.

Le desir de satisfaire une pas-

sion que les sens commendent, n'est rien, en comparaison du véritable amour : c'est pourquoi le chevalier de Blamont cessa d'aimer par distraction, parce que l'amour n'était entré dans son cœur que par caprice.

Il en fut de même du marquis : il aimait parce que son cœur n'était point occupé. L'habitude d'aimer devint une passion chez lui ; mais comme cet amour était un effet sans cause, il s'éteignit par la philosophie.

Le marquis de. . . . . aimait beaucoup à lire : les réflexions que lui firent naître ses lectures, lui apprirent à apprécier ce sexe tout divin, qui n'est réellement

enchanteur que pour celui qui tient à l'individu qu'il aime.

En un mot, il lut un grand nombre de ces brochures éphémères, qui n'ont d'autre mérite que de médire des uns et de calomnier les autres, et, comme rien n'est plus près de l'extrême, que l'extrême même, il changea en un moment, et devint un honnête homme.

Voilà ce qui causa tout-à-coup le bonheur inattendu de l'aimable Sophie et du comte de Salignac.

Cependant, nous ne croirions pas notre tâche remplie, si nous nous abstenions de mettre sous les yeux de nos lecteurs, au moins un extrait de quelques-

unes des diverses brochures qui contribuèrent à faire de monsieur le marquis un excellent père, et du comte de Salignac et de sa chère Sophie les époux les plus heureux.

Voici ce que nous avons pu recueillir du fruit de ses meilleures lectures :

Lettre au Chevalier de...

Mon cher chevalier, que je doive ma sensibilité pour les malheureux au tempérament, ou à la réflexion, il m'importe peu, pourvu que j'en jouisse, et que je puisse l'inspirer aux autres. C'est d'après ce bonheur, cet espoir, que je vous adresse une

idée dont l'exécution me paraît aussi aisée que secourable : elle a de plus un mérite qui n'est pas commun, celui de faire beaucoup de bien sans rien débourser. Je prévois qu'au premier coup-d'œil elle sera envisagée comme une rêverie par le grand nombre, et même comme une injustice par les faux généreux; d'autres enfin, ceux qui dédaignent les détails de l'humanité, en jugeront comme d'une de ces minuties qui ne méritent nulle attention. Au moins sera-t-elle plus raisonnable, plus officieuse que cette hypothèse sans objet, sans utilité, qui avilit notre espèce, dont l'obscurité est le moindre défaut, dont les er-

reurs sont innombrables, et à laquelle une réponse sérieuse ferait trop d'honneur. On la lit cependant, et elle fait encore du bruit. D'où lui vient cette faveur? de la singulière réputation de l'auteur, et du vertige philosophique qui agité et qui égare depuis quelques années nos têtes françaises. A votre avis, chevalier, nous importe-t il beaucoup de savoir ce qu'auraient pu être les hommes, si dieu n'avait pas voulu qu'ils vécussent en société et dans la subordination? quelles conséquence peut-on tirer d'un ouvrage où le raisonnement milite continuellement contre la raison? sinon que la divinité n'a

pas prévu que nous serions plus malheureux, plus criminels même en nous réunissant sous le joug aimable des lois ; je dis aimable, parce qu'il l'est pour les gens sincèrement vertueux, sinon que le créateur nous a fait un triste présent, en nous donnant une raison que les sens et la réflexion, aidée des leçons expérimentées de nos pères, dévelopent pour notre avantage ; sinon que c'est mal-à-propos, et pour notre malheur, que nous avons reçu de l'aptitude pour les arts, les sciences, et les commodités innocentes de la vie ; sinon enfin, que l'auteur se plait dans les paradoxes, qu'il cherche à se signaler par

des contradictions, et qu'il devait naître dans les siécles barbares du sophisme. En voilà trop vis-à-vis d'un dialecticien qui argumente sur des chimères, et qui pense profondément faux.

Les novateurs, qui mettent au jour des sentimens hardis et dangereux, font des prosélytes; et c'est à quoi aspire ardemment la faction philosophique de nos jours. Les novateurs, qui imaginent des procédés généreux, gagnent peu sur les esprits; la licence et la témérité ne parlent point en leur faveur; ils n'ont qu'une triste morale à annoncer, le bien de leurs semblables en est l'ennuyeuse conclusion : ils

ne visent point à l'éclat; hé, le moyen qu'ils l'emportent sur nos philosophes modernes! La vertu est modeste, presque toujours obscure; elle n'a d'autre certitude que la beauté et la nécessité de son existence; peut-elle tenir, peut-elle être écoutée, dès que la science de la volupté s'énonce, dès qu'elle a décidé qu'à l'exception du plaisir, tout est erreur, que l'âme n'est qu'un fantôme forgé par notre vanité? Est-il quelqu'un qui ne soit porté à croire des dogmes aussi commodes? En effet, l'avenir anéanti n'est-il pas un point de vue bien consolant pour quiconque vit de manière à craindre que, depuis-

la création et le développement de la matière l'homme seul, entre tous les animaux, ait pu survivre à lui-même ? Ces principes s'accréditent, ils font fortune. Ceux qui les répandent s'applaudissent mutuellement; eux seuls ont de l'esprit; eux seuls ont le don de penser; ils se comblent d'éloges réciproques; leurs livres en sont pleins, on les lit, et conséquemment on les en croit. N'est-il pas étrange que l'on s'aveugle ainsi sur ses véritables intérêts !

Cette lettre, qui sera fort longue, serait trop sérieuse, si je ne l'égayais par le récit des traits de démence dont m'ont régalé quelques personnages, avec les-

quels j'ai passé plusieurs jours à la campagne.

Un homme de ma connaissance, un autre dirait de mes amis, m'engagea vers les premiers jours du printems dernier à l'aller admirer dans une terre dont il venait de faire l'acquisition. J'arrive, et d'abord madame son épouse, encore dans la première ivresse de la propriété, s'empare de moi, et me fait parcourir en bottines dix appartemens de maître, des vestibules, des salons, et une soi-disante galerie. Je vis donc des meubles sans nombre. On poussa la politesse jusqu'à découvrir les canapés, les duchesses, les ber-

gères, les lits, et à me faire manier tous les matelats.

Ah ! chevalier, peut-on recevoir son monde avec plus d'attention, plus d'égards ? Le mal n'eût pas été fort grand, si je n'eusse été condamné à mentir en admirant ce qui ne l'était guères, et en appréciant l'étalage par-delà sa valeur.

Le mari eut son tour : et comme il est de l'homme d'avoir un caractère plus mâle, il me mena voir ses écuries, ses granges, son colombier, son chenil, son parterre, son potager, et trois arpens de taillis, qu'il appellait son parc ; le tout, je ne puis m'en plaindre, accompagné de

détails fort circonstanciés. Nous allames ensuite aux cuisines, aux offices, où je remarquai un arsenal de gourmandise, si prodigieusement fourni, qu'il pouvait suffire à la destruction de deux cents estomacs tartares ou patagons. De-là, nous descendimes aux caves. Que d'ordre, que d'intelligence dans l'arrangement ! Il m'apprit les noms de plusieurs vins et de plusieurs liqueurs dont j'ignorais l'existence.

Après deux heures d'un ennui pénible, mais instructif, je vins répandre le reste de mon admiration devant une table splendidement servie. Je ne fus point surpris que notre hôte parlât peu :

toutes les facultés de son esprit étaient tendues sur les opérations de son couteau. Au reste, on mangea comme aux meilleures tables de Paris, tristement et délicatement ; ce n'est pas que les convives manquassent d'esprit, vous en jugerez bientôt ; mais comme on est convenu, depuis plus de vingt ans, qu'on ne doit être à table que pour manger, la compagnie se conforma rigoureusement à cet usage. Elle était trop bien composée pour s'abandonner à cette gaîté gauloise, que le plaisir de se régaler ensemble inspirait à nos ayeux grossiers : c'eût été déroger à ce qu'on appelle le bon ton. Ap-

plaudissons, chevalier, à une dignité aussi décente, aussi philosophique.

J'avais lieu de croire que des personnages aussi essentiels ne sortiraient de table que pour se mettre au jeu, d'autant mieux que c'est l'étiquette des meilleures maisons Quelle fut ma surprise! on eut la témérité de proposer une conversation en régle; et je fus la cause innocente de cette irrégularité. Le maître du château avait eu la sotise de m'annoncer pour un homme qui avait quelqu'esprit. D'après cette petite réputation, chacun en voulut à mon estime; et, pour y parvenir, on fit successivement éclore toutes

les extravagances dont je vais vous faire part. Je mettrai un peu de charge dans mon narré, mais, dites-moi, chevalier, quand les travers sont extrêmes, n'est-il pas à propos de les exagérer un peu pour en faire sortir plus fortement les ridicules?

Une présidente, petite maîtresse, débuta par nous annoncer qu'elle aurait bientôt un buffet tout de son invention. Ne voilà-t-il pas, s'écria-t-elle, un grand effort d'imagination, que de faire des assiettes, des plats d'une forme ronde, quarrée, ovale; de fabriquer des caraffons, des vases où l'on ne voit ni angles, ni sinus, et dont la liqueur sort aussi gros-

sièrement que de la bouteille d'un bourgeois ignorant, enfin de boire dans un verre rond ? Se peut-il que, dans un siécle aussi éclairé, on ne se relève point des inepties populaires ? J'aurai au moins la gloire, messieurs et dames, de m'écarter la première de ces petitesses ; et pour donner l'exemple d'un goût sublime et scientifique, j'ai pris tous les modèles de ma vaisselle dans Euclide, et j'en suis déjà à la quarante-deuxième proposition.

Venez me voir à Paris, me dit-elle, en m'adressant la parole ; ma toilette sera digne de vos regards. Vous y remarquerez six à sept miroirs taillés d'après les

dimensions les plus recherchées ; et ce qu'on appelle des quarrés, des coffrets, des boîtes, des flacons, je les ai fait configurer avec tant d'érudition, que tous mes amis, jusqu'à mon mari, sont devenus géomètres en me voyant coîffer.

Ah ! madame la présidente, lui répondis-je sur le ton de l'admiration, vous nous enchantez.

Ma chère, dit alors une maîtresse des requêtes à la présidente, n'est-il pas indigne que de mauvais plaisans osent railler la passion que notre sexe a contractée depuis quelque tems pour les sciences de calcul et de combinaisons? Se peut il que ces im-

bées n'aient point senti les avantages qui en résultent pour les agrémens de la société? Les femmes, à leur toilette, ne s'occupent que de leurs parures; mais elles ont beau en faire l'unique objet de leurs pensées, les vraies ressources, celles de l'esprit, leur manquent.

Il nous était réservé, mon illustre amie, de leur donner un exemple qui les mît en état de s'instruire en s'embellissant, et elles trouveront, dans le secours d'une géométrie toujours sous leurs yeux, les moyens de varier à l'infini les arrangemens de leurs cheveux, la conformation de leurs rubans, le contours de

leurs collerettes, les plis de leurs palatines et les configurations de leurs pierreries.

Ma très-docte amie, reprit la présidente, vous avez parfaitement prouvé les services importans que la géométrie peut rendre à notre sexe, et je défie qu'on puisse rien opposer à l'évidence de votre raisonnement.

J'y ajouterai seulement une justification du parti que nous avons pris d'avoir un buffet géométrique. N'est-il pas trop vrai, messieurs et dames, qu'on ne peut se refuser à la nécessité des alimens? Puis donc que c'est un besoin attaché à la condition humaine, n'est-il pas d'un être qui

pense de se procurer au moins une vaisselle sur laquelle on puisse manger savamment? Il ne suffit pas que le corps répare ses forces, il faut aussi, si l'on n'a la lâcheté d'avilir la dignité de notre raison, que l'esprit ennoblisse des fonctions machinales, en acquérant, toût en buvant, tout en mangeant, des percepceptions, les seules de toutes qui aient de la certitude. D'ailleurs, que d'avantages pour le gros de la société! et je le prouve:

Les formes géométriques des plats en nécessitent de semblables pour les mets qu'ils contiennent, et par ce moyen, les maîtres-d'hôtel, les cuisiniers,

les garçons d'office deviennent habituellement géomètres, et parviennent dans leurs fonctions à une exactitude, à une précision qui leur ouvrent l'esprit, et dont se ressent le service de leurs maîtres. C'est ce que j'ai observé dans mon cuisinier. Quand je le pris, c'était un sot, un rustre; maintenant il compose des hors-d'œuvre, des entrées, des entremets si scrupuleusement géométrisés, qu'on s'apperçoit d'abord qu'il n'est pas ignorant dans l'usage du compas, de l'équerre et du quart de cercle.

Ah! madame la présidente, lui dis-je, je suis ivre d'admiration Un cuisinier géomètre! quel

exemple vous donnez ! quelle émulation vous allez faire naître !

La compagnie, reprit la maîtresse des requêtes, me permettra-t-elle de la rendre juge de l'éducation que je donne à ma fille ? Levez-vous, approchez, Uranie. Je vous ai dit cent fois de marcher en ligne droite, et vous venez de nous décrire une courbe. Vos coudes en arrière et en angles parallèles, vos mains l'une sur l'autre, c'est le cas de la tangente. Montrez-nous vos bijoux, et nommez-nous les par les dénominations que l'on vous a apprises.

Ma montre, dit mademoiselle Uranie, est la sphéroïde appla-

tie, parce que le bouton de répétition, et celui d'ouverture un peu plus allongés qu'il n'est d'usage, représentent, l'un le pôle arctique, et l'autre l'antarctique. C'est une invention que mon maître a imaginée, afin que j'eusse toujours sous les yeux une notion exacte du globe terrestre. Cette tabatière est mon poligône; celle-ci, mon équerre; ce flacon est mon obtus; cet autre, mon oblong.

Fort bien, mademoiselle, reprit la mère; allez reprendre votre place.

Voilà, mesdames, comme on peut, tout en se jouant, donner une éducation distinguée aux

jeunes personnes. Cette méthode est bien plus prompte, bien plus sûre, que la lenteur de principes toujours obscurs pour des esprits novices. Les élémens fatiguent, rebutent, parce qu'on les définit avec des mots dont on ignore la signification ; mais ce qui se voit, se conçoit aisément, et les notions, ayant passé par le canal de l'œil, le plus clair des interprêtes, se font jour, et se placent sans peine dans l'esprit.

Est-ce une folle qui raisonne ainsi, dis-je alors en en moi-même ? Hé, pourquoi pas, me répondrez-vous ? Où est l'impossibilité qu'une femme insensée pense quelquefois juste ?

N'est-il pas vrai, chevalier, que vous parieriez qu'une tête, constituée comme celle de la maitresse des requêtes ne tardera pas à s'abandonner à quelques écarts nouveaux ? eh bien, vous perdriez, car elle se tut, par considération pour son illustre amie la présidente.

Cependant, il était tems, car celle-ci eût étouffé, si elle n'eût fait jour au travers qui la suffoquait : tourmentée par son délire scientifique, peut-être aussi par l'émulation du luxe, et plus certainement encore, par le desir, tout naturel, de mortifier les dames de la compagnie, qui n'étaient pas fournies aussi abon-

damment qu'elle en bijoux, elle en fit sortir un débordement de ses poches.

Mesdames, dit-elle, je vous prie de croire que ce n'est point par faste que je vous fais voir mes petites richesses; elles ne sont telles à mes yeux, et je ne m'en applaudis que parce que j'en ai tracé les desseins, et qu'elles vous prouveront mes progrès dans ma science favorite. Préambule qui, malgré sa modestie, n'empêcha pas toutes nos dames de pâlir. Sur ces deux tabatières, continua-t-elle, j'ai fait graver quatre propositions d'Euclyde les plus difficiles. Dans l'une est son portrait; dans l'autre, celui d'Ar-

chimède. J'appèle cette boîte à mouches la quadrature du cercle, parce que le bas en est rond, et le haut quarré. Cet étui, mesdames, est une courbe; cet autre est le convexe; ce flacon, un eptagone; celui-là, un cône renversé; cet autre, un obélisque incliné; et ces six autres boîtes, où je mets des odeurs, des pastilles, sont conformées d'après ce que la géométrie a de plus profond dans la combinaison des triangles irréguliers.

La présidente s'arrêta pour reprendre haleine, et pour laisser respirer notre admiration.

Je lui demandai la permission d'examiner tous ses bijoux.

Madame, lui dis-je, en les lui remettant, jamais magnificence ne fut plus géométrique ; et le moindre de vos bijoux est marqué au coin de la science et du bon goût.

Monsieur, me dit alors une jeune veuve, vous me comblez de plaisir, et vos eloges, en faveur des élégances casuelles, m'enhardissent contre les censures des tuteurs de mes enfans. Ces ames bourgeoises osent me reprocher celui de tous les goûts qui est le plus à la mode. Pardon, mesdames, dit-elle, si je pense différemment que vous à l'égard de la vaisselle et des bijoux : je n'y mets pas tant de science,

mais plus de propreté, plus de fraîcheur. Feu mon bonhomme de mari, me fit présent, en m'épousant, de deux mille cinq cents marcs d'argenterie. Tant qu'il vécut, il fallut bien s'en servir. L'aspect de tous ces lingots charmait ses yeux, et leur retentissement était la seule harmonie qui pût flatter ses oreilles ; mais dès qu'une indigestion m'en eut débarrassé, il me sembla que ces masses de métal sentaient étrangement la finance.

J'ai donc, pour me réhabiliter d'une alliance si peu concordante, converti cette roturière magnificence en superbe porcelaine de Saxe. J'avais d'abord débuté par

celle de la Chine et du Japon ; mais je fus bientôt convaincue de mon mauvais goût, et je me jettai à corps perdu dans le Saxe : c'est selon moi, mesdames, la la seule manière de donner de l'éclat, de la splendeur à une maison. De l'or, de l'argent, s'écria-t-elle dans son délire ! rien n'est plus mesquin ; rien n'annonce plus bassement l'économie : c'est d'une petitesse, d'une misère.....

En un mot, mon cher chevalier, je ne finirais pas, si je voulais faire le récit de tous les ridicules qui se trouvaient dans cette singulière assemblée ; mais je terminerai cette lettre par inviter

nos grands seigneurs, et ceux que la fortune a mis au-dessus des citoyens ordinaires, à ne pas s'enorgueillir par une magnificence aussi outrée de leur part, qu'elle est avilissante pour le restant des autres hommes.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime que vous méritez,

Mon cher chevalier,

Votre très-humble, etc.

Il est inutile de dire, car le lecteur a dû le deviner, par le caractère vertueux et presque surnaturel de nos deux héros, que mademoiselle de Poinville et le comte de Salignac furent de

tendres époux et de constans amans. Le mariage n'a pu changer leurs sentimens : quand deux cœurs sont unis par la vertu, ils le sont pour toujours.

FIN.

De l'Imp. de LAURENS aîné,
Rue d'Argenteuil, N°. 19.

Le Coche d'Auxerre